angle mort

ÉPREUVES DE RÉALITÉ

#11

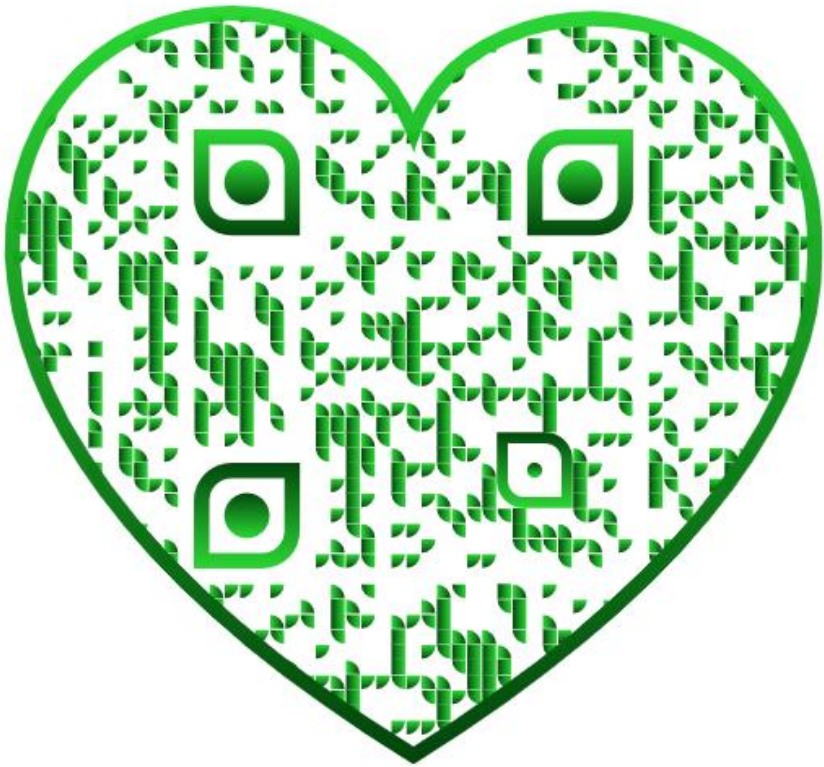
SOFIA SAMATAR
Honey Bear

JEAN-LUC ANDRÉ D'ASCIANO
Le premier arbre

ADAM-TROY CASTRO
Une brève histoire des formes à venir

SARAH PINSKER
Une greffe à deux voies

PRINTEMPS 2016 – ILLUSTRATION : DEIH – WWW.ANGLE-MORT.FR



angle mort

ÉPREUVES DE RÉALITÉ

#11

SOFIA SAMATAR
Honey Bear

JEAN-LUC ANDRÉ D'ASCIANO
Le premier arbre

ADAM-TROY CASTRO
Une brève histoire des formes à venir

SARAH PINSKER
Une greffe à deux voies

PRINTEMPS 2016 – ILLUSTRATION : DEIH – WWW.ANGLE-MORT.FR

Édito
D'Angle Mort à Blind Spot

Depuis 2010, *Angle Mort* publie des nouvelles d'écrivains français, anglais ou américains. La science-fiction anglo-saxonne est bien connue dans l'hexagone. Les éditeurs spécialisés dans le genre traduisent presque tous, parce qu'ils ne peuvent pas se contenter de la production strictement française pour « survivre » et *Angle Mort* n'échappe pas à la règle. Cela ne signifie pas nécessairement que la science-fiction française n'est pas de bonne qualité ou qu'il n'y a pas assez d'auteurs. Peut-être que ce n'est qu'une question de public, ou d'image. La conviction d'*Angle Mort* est qu'il existe une forte et riche tradition de science-fiction en France, avec son histoire, ses courants, ses ramifications et, que cette tradition est toujours vivace aujourd'hui, toujours en réinvention, qu'elle mérite d'être partagée.

De l'autre côté de l'atlantique, le public américain connaît très peu – pour ne pas dire pas du tout – la science-fiction française. Seuls quelques-uns de nos écrivains s'exportent, parce qu'ils se font traduire à leurs propres frais. Partant de ce constat, l'équipe *Angle Mort* s'est lancée dans un pari risqué : traduire la science-fiction française en langue anglaise et la rendre accessible aux lecteurs américains. Nous avons donc préparé, durant le premier semestre de l'année 2016, le premier numéro d'un nouveau magazine, intitulé *Blind Spot* (traduction littérale pour *Angle Mort*). Le principe de ce magazine est le même que son pendant français : quatre

nouvelles d'écrivains contemporains disponibles gratuitement en ligne (www.blindspot.pub) et à l'achat d'un numéro complet comprenant des interviews. Le but d'*Angle Mort*, à travers ce magazine anglais, est donc de valoriser la science-fiction française au sein du champ américain. Notez bien qu'*Angle Mort* ne se considère pas pour autant comme un représentant de toute la science-fiction française, mais seulement comme un regard sur elle, une certaine perspective – la sienne.

L'ambition de l'association *Angle Mort*, par la publication de ses deux magazines (français et américain), n'est pas seulement de rééquilibrer les échanges entre deux traditions de science-fiction qui ne communiquent jusque-là que dans un sens, mais bien de définir une perspective originale. En effet, *Angle Mort* considère que le propre de la science-fiction est de se jouer des frontières entre science, art et littérature – et même de chercher à les redéfinir, en empruntant des codes et des techniques appartenant à l'un ou l'autre des registres ou en les réinventant.

Dorénavant, l'équipe *Angle Mort* s'intéresse à des écrivains qui travaillent par *concepts*. Par-là, nous entendons des outils capables de décrire la réalité de façon originale. Nous attendons des auteurs qu'ils mettent à l'épreuve la réalité par leurs récits. Nous collaborons également avec des artistes qui explorent des idées et concepts issus de la science-fiction pour créer des images nouvelles du genre. Et, dans les numéros à venir, nous souhaiterions travailler avec des scientifiques qui, eux-aussi, mobilisent la science-fiction pour décrire l'étrange réalité à laquelle leurs données les confronte. Ce qui signifie qu'*Angle Mort*, autant que *Blind Spot*, sont deux magazines amenés à évoluer encore, au fil de nos rencontres et de nos projets.

Pour ce numéro 11 d'*Angle Mort*, nous avons fait appel au *street artist* espagnol Deih, qui considère la science-fiction comme un outil

introspectif l'aidant à mieux se comprendre lui-même. Nous avons sélectionné quatre nouvelles, une d'un auteur français, Jean-Luc André d'Asciano, et trois d'auteur-e-s américains, Sofia Samatar, Sarah Pinsker et Adam-Troy Castro. Ainsi, ce nouveau numéro est riche de cinq regards sur le monde qui nous ont semblé originaux, qui font de la science-fiction une méthode d'exploration de soi ou de leur environnement. Nous espérons que vous apprécierez à parcourir ce numéro autant que nous avons apprécier à le préparer.

Si vous avez des questions concernant le magazine *Blind Spot*, vous pouvez nous contacter à cette adresse : blindspot@blindspot.pub

Si vous souhaitez soumettre une nouvelle en vue d'une traduction en langue anglaise, c'est à cette adresse : submissions@blindspot.pub

N'oubliez pas que vous pouvez toujours nous contacter sur nos adresses régulières pour le magazine *Angle Mort* : redaction@angle-mort.fr et manuscrits@angle-mort.fr.

Julien Wacquez et René-Marc Dolhen

Interview
Deih

***Angle Mort* : Quand avez-vous commencé le graffiti ? Et où ?**

Deih : J'ai commencé à peindre des graffitis à Valence avec mon frère Xelon en 1994. Cette année-là j'ai rencontré Hope et Gons. Ensemble, on a fondé le groupe RHB et on a pris l'habitude de sortir et peindre ensemble. On était vraiment jeune et on vivait ça comme des adolescents : skateboards, vélos, filles, boite de nuit, examens. On était toujours à court d'argent pour la peinture, du coup je n'étais pas vraiment productif les premières années et jusqu'en 1999, c'est-à-dire quand le graffiti est devenu vraiment important dans ma vie.

***Angle Mort* : Comment vous avez pris la décision de devenir graffeur ? Êtes-vous d'accord si on vous dit que vous êtes un « *street artist* » ?**

Deih : En 2001, on a fondé un nouveau groupe avec des gens du monde du *street art*, des pures graffeurs, mais aussi d'autres gens qui travaillaient avec pochoirs, affiches et tout un tas de techniques différentes pour leurs dessins. Ce sont mes meilleurs amis. À cette

époque, on allait toujours peindre ensemble et on faisait vraiment ce qu'on voulait. On n'a jamais décidé d'être des artistes « urbains » ; on allait simplement dehors pour s'amuser et considérer les murs comme un support pour ce qu'on avait à dire.

Évidemment, il y avait des gens dans d'autres villes qui faisaient la même chose que nous. Et un peu plus tard, le concept de « *street art* » ou d' « *urban art* » était utilisé partout.

***Angle Mort* : Qu'est-ce que le « *street art* » pour vous ? Qu'est-ce que ça signifie de peindre sur un mur ?**

Deih : Je pense qu'il est de bon ton de fabriquer des nouveaux mots capables de vraiment appréhender le monde, de le décrire et de le comprendre. On vit dans un monde qui n'arrête pas de changer et notre vocabulaire doit évoluer avec lui, bien que parfois certains termes ne font que provoquer des débats sans fin et deviennent comme des cages qui vous empêchent de voir la signification réelle des choses. Un de ces termes, par exemple, c'est « *street art* ». Pour moi, ce n'est qu'un simple mot. Quand je vais dehors pour peindre, le désir, l'excitation, l'enthousiasme sont toujours les mêmes depuis mes quatorze ans. Je passe toujours du bon temps à faire ce que j'aime faire.

Ce qui est important quand on peint dans la rue, c'est que le travail final est accessible à tout le monde. Les gens n'ont pas besoin de se rendre dans un musée pour trouver de l'art. Et, bien sûr, c'est la liberté, la liberté de créer ce que tu veux sans que ton travail soit préalablement sélectionné par un galeriste ou un conservateur en fonction de son bon goût, de ce qu'il pense.

***Angle Mort* : Est-ce que maintenant vous travaillez toujours avec un *crew* ou tout seul ?**

Deih : Dernièrement non, je sais très bien ce que je veux faire quand je commence à peindre un mur, et j'aime avoir le contrôle sur l'ensemble du processus. Donc, je ne peins plus avec un *crew*. Mais je sais très bien que ce n'est qu'une étape, un moment dans lequel je me sens bien pour l'instant, dans lequel je vois des résultats, et qui peut-être me passera.

***Angle Mort* : Où peut-on contempler votre travail ?**

Deih : La plupart de mes œuvres se trouvent dans le centre-ville de Valence, où je vis. Dernièrement, j'ai beaucoup voyagé et vous pouvez trouver mes travaux en Islande, en Norvège, en Turquie, au Cap-Vert, au Maroc, au Mexique, en Italie et en France. En Espagne, j'ai peint également dans de nombreuses villes, comme Tolosa, Madrid, Málaga, Menorca, Fanzarra, Gandía, Cuenca, Ciudad Real et encore plein d'autres endroits que vous trouverez mentionnés sur mon site internet.

***Angle Mort* : Notre équipe souhaitait vraiment collaborer avec vous, parce qu'on peut facilement voir l'influence de la science-fiction sur votre travail. Comment vous avez découvert la science-fiction exactement ?**

Deih : C'était particulièrement intrigant de recevoir cette proposition de la part d'un magazine de science-fiction, étant donné que c'est un sujet qui m'a fasciné depuis mon enfance et mon intérêt n'a fait que se développer au fil du temps.

Je suis le plus jeune d'une famille de cinq enfants. Quand j'étais assez grand pour lire, ma maison était déjà pleine de livres, de bande-dessinées et de *comics*. Je ne peux pas mettre le doigt sur le moment précis où j'ai découvert la science-fiction, elle était déjà là, dans mon environnement, parmi d'autres choses.

Je me souviens avoir regardé totalement stupéfait des vaisseaux spatiaux voler dans une série télé appelée *Gallactic* et, comme la plupart des enfants, dans *Star Wars*. Je pense que notre maison familiale était très ouverte à l'imagination de manière générale. J'étais très jeune quand mon plus vieux frère Devta dessinait des dirigeables et des planeurs. Ils n'étaient pas franchement fantaisistes, mais avaient une solide base technique. Il était capable de nous expliquer comment ils fonctionnaient, faisant des calculs pour déterminer la taille qu'ils devraient avoir pour pouvoir voler, nous parlait d'écoulement laminaire, du type de moteur dont ils avaient besoin en prenant en compte leur poids et la friction de l'air. Il sculptait et ponçait ensuite pour fabriquer des prototypes en balsa. Il a écrit une histoire intitulée *Mouro* qui décrit un monde colonisé par des humains capables de se développer tout en respectant l'environnement et les ressources naturelles.

Et après, il y a Alex, mon pote depuis toujours, genre depuis qu'il a un an. Il dessine toujours des vaisseaux étranges et des voitures volantes, mais surtout des robots, des robots et des robots. Ma sœur Elida dessine aussi des bande-dessinées. Et tout ça m'a influencé depuis mon enfance, m'a paru très naturel.

Mon frère Carlos est un dessinateur de bande-dessinées professionnel. Il est né avec un crayon dans la main. Il achetait des *comics* américains de super-héros, des mangas japonais et aussi tous ces magazines, comme *Métal Hurlant*, *Cimoc*, *Zone 84*, avec ce rétro-futurisme français et belge. Tout ça m'a profondément marqué pendant ma jeunesse.

Je me souviens avoir passé des heures à contempler les couvertures et lire et relire *The Machine Man*, avec son masque qui laissait voir les câbles en dessous, et cette histoire d'amour avec Yocasta. L'histoire d'un cyborg avec des sentiments humains. Le comics *Atari Force* était génial aussi, avec de magnifiques dessins de José Luis García López, racontant les aventures d'un groupe de

rebelles extraterrestres d'origines diverses : une femme guerrière à la peau bleue totalement recouverte de tatouages, capable de déplacer son soi astral, un rat humanoïde voleur, une mante religieuse télépathe, des voyages interstellaires…Le genre de trucs qui t'accroche !

Je me souviens aussi du comics *Nexus*, avec la vision très particulière de Steve Rude d'un futur où un exécuteur était connecté à l'esprit du Merk, un extraterrestre qui souffrait d'intenses migraines s'il refusait d'obtempérer et de l'aider à rétablir la justice dans l'univers. *Akira*, *Ghost in the Shell*, tout ce que je trouvais dans ces pages me laissait perplexe, me faisait réfléchir.

Mon frère nous filait un catalogue complet de bande-dessinées et *comics*. Il achetait seulement quelques numéros de chaque série, j'imagine qu'il lisait le reste directement au magasin. Tout ça produisait un environnement très riche d'histoires et de styles très variés. On s'est retrouvé à lire plein de choses très différentes, certains trucs je les achetais juste pour moi quand je suis devenu adulte. Mœbius, par exemple, pour qui je ressens un lien très fort. J'adore la façon dont il traite de la science-fiction et en même temps du mysticisme.

En fait, je pourrais passer des heures à parler de toutes les choses qui m'ont influencé quand j'étais petit, mais je ne pourrais pas retranscrire le sentiment que j'avais quand je les lisais.

Les propositions esthétiques dans ces bandes-dessinées, la manière dont les personnages prenaient vie, s'habillaient, se mouvaient dans un monde cyberpunk, de graisse mécanique et de câbles, de vêtements déchirés avec plein d'accessoires, comme des rembourrages au niveau des épaules, des casquettes d'aviateur, des gants, des bandages et des vestes tout droit venues des années quatre-vingt, toutes ces choses que vous pouvez voir aujourd'hui dans mes dessins. Toutes ces esthétiques m'ont profondément marqué. Des voitures volantes et des villes comme celles que l'on

peut voir dans *le Cinquième Élément*.

Ce *look* un peu sale dans la science-fiction, je crois que je l'ai vu pour la première fois dans le film *Alien* et ça m'a toujours attiré. En tout cas beaucoup plus que dans la vision très propre de *Star Trek* et de *2001 l'Odyssée de l'Espace*.

J'aime penser que toutes ces choses sont vivantes dans mes dessins, même si c'est à un autre niveau que celui de ces géants de la science-fiction. Disons plutôt que je cherche à reproduire cette fascination que j'éprouvais à travers toutes ces œuvres.

***Angle Mort* : Est-ce que vous diriez que votre intérêt pour la science-fiction est venu avant votre intérêt pour le graffiti ou bien tout est venu en même temps ?**

Deih : Lire des bouquins de science-fiction c'est venu après tout ce que j'ai déjà mentionné, bien qu'aujourd'hui je lis énormément. Quand j'étais petit je recherchais des choses très visuelles pour me nourrir, des bandes-dessinées, des films. Maintenant je recherche des choses dans la lecture.

Quand j'ai commencé à peindre des graffiti, je lisais *1984* et ce qui m'effrayait c'est que j'avais le sentiment que tout ce qui était décrit dans le bouquin était en train de devenir réel.

Un peu plus tard, en 2000, je suis devenu vraiment fasciné par les romans de science-fiction. Merci à Carlos qui m'a fait découvrir mon auteur préféré, *Jeff Noon*. Il m'a apporté *Vurt*[1] et c'était comme un nouveau point de départ pour moi. Une histoire *cyberpunk* palpitante qui raconte comment les gens se droguent pour avoir un contrôle sur leurs propres rêves. Jeff Noon a continué cette histoire dans *Pollen*, puis dans des mondes parallèles au nôtre, d'une manière un peu différente, dans *Intrabasses*. Ces livres m'ont – nous ont – marqués à vie. Au point qu'on a appelé notre fanzine *Polen*, en hommage à Jeff Noon. Et l'histoire que je développe en bande-

dessinée s'intitule *Nebbia*. Ça parle aussi d'autres dimensions qui s'entrelacent avec notre monde et qui parfois se connectent à cause de fissures. Plus tard, j'ai commencé à lire William Gibson et ça a renforcé mon amour pour les *cyberpunk* délirants et sales.

***Angle Mort* : C'est impressionnant de voir une telle connaissance de la science-fiction ! C'est assez rare dans les milieux artistiques « légitimes ».**

Deih : J'ai assisté à une exposition qui présentait des installations de James Turrell à Valence, un artiste contemporain très réputé, et ça m'a marqué à vie. Il dissout la réalité d'une manière qui lui est propre, dans un jeu de lumières qui créé des espaces infinis, dans un jeu sur la perception. Pour moi, ce qu'il fait c'est purement de la science-fiction, en *live* et au présent. L'art dans sa forme la plus pure.

Stalker est mon film préféré. Rien que l'idée de faire un film de science-fiction sans avoir recours à des vaisseaux spatiaux et toute la quincaillerie habituelle, avec seulement trois personnages, dans un espace ouvert, un immeuble abandonné, c'est juste du génie. L'idée d'une zone dans laquelle il se passe des choses étranges, sans vraiment savoir pourquoi et où il est possible de réaliser ses désirs les plus profonds. Je me rappelle avoir vu ce film avec ma copine et un ami, selon les recommandations de Carlos (encore une fois). Quand le film était terminé, on a parlé pendant quatre heures et on a finalement formé un groupe de rap qu'on a appelé *Stalker*. Dans ce groupe j'ai fait du *freestyle*, je laissais les choses me venir et c'était principalement des textes de science-fiction.

Tout ça pour dire que dans des formes légitimes d'arts, parmi des artistes respectés, comme Turrell ou Tarkovski, les gens connaissent et pratiquent la science-fiction aussi.

Pour revenir à l'idée d'une zone conçue comme une erreur, une

apparition bizarre et soudaine dans le monde tel que nous le connaissons, elle a également été décrite dans un court métrage d'animation réalisé par Koji Morimoto, intitulé *Beyond*. En fait, toute la série des *Animatrix* et l'idée et l'esthétique derrière le film Matrix sont très importantes pour moi. Prendre nos rêves comme des mondes réels, considérer les univers virtuels et notre monde physique comme enchevêtrés plutôt que totalement isolés, insister sur la façon dont ces univers nous forment ; ce sont des choses qui m'intéressent.

Je suis aussi obsédé par *Dimension Bomb* et *Akira* et l'animation japonaise en général. Leur façon de traiter le mouvement, frénétique ou contemplative ; le lien qu'ils créent entre catastrophes naturelles et le « progrès » de nos sociétés ; les environnements ou personnages mutants qu'ils inventent et qui ont accès à des temps ou des espaces qui nous sont cachés. C'est dommage que les dessins animés et les bandes-dessinées soient parfois considérés comme adressés aux enfants. Je pense qu'ils ont une capacité à décrire des faces du monde que l'on connaît mal et qu'ils parviennent à les mettre en lien avec notre vie de tous les jours. Comment penser, par exemple, la physique quantique, le monde plus petit que l'atome, et le lier à notre vie quotidienne ? Ce sont des questions que l'on retrouve dans ces œuvres.

Il y a aussi le livre *Solaris* qui m'a beaucoup influencé, parce qu'il parle de notre incapacité à communiquer et même à comprendre une forme de vie extraterrestre, quand bien même on mobilise toute les sciences possibles, il y a des choses qui resteront toujours au-delà de notre entendement.

Do Androids dream of electric sheep (le bouquin) et *Blade Runner* (le film), posent la question de la valeur de la vie d'un répliquant. D'autant plus lorsqu'un répliquant semble plus attaché à la vie que ne peut l'être un humain. Des cyborgs qui cherchent à vivre quel qu'en soit le prix, et des chasseurs payés à les tuer précisément pour

cette raison.

J'ai aussi plusieurs films récents en tête, là, comme *Moon* ou encore *Coherence*. Des films qui m'ont fait réfléchir pendant plusieurs jours. Qui explorent la question de l'existence de l'autre, de l'authentique et du faux, la terreur de connaître un autre qui est comme vous, un clone. Ça m'a mené à réfléchir au fait qu'il y a potentiellement des milliers de clones de nous-mêmes en nous. Qu'il y a une lutte intérieure entre ces différents clones qui nous habitent et qui forment notre personnalité.

***Angle Mort* : Qu'est-ce que vous trouvez dans la science-fiction que vous ne trouvez pas ailleurs ?**

Deih : La science-fiction me donne une liberté de création. C'est un peu comme une capsule qui me permet de me retirer très loin dans le temps et l'espace, mais pour mieux voir ce qu'il se passe là, juste à côté de nous, parmi nous.

La plupart des récentes découvertes scientifiques avaient en fait été imaginées par des écrivains de science-fiction auparavant.

C'est un bon moyen d'analyser notre monde, en l'imaginant pris dans des situations impossibles. C'est une manière d'analyser notre condition humaine, comparée à l'immensité du cosmos, aux probables cours des choses, ici ou ailleurs.

***Angle Mort* : Comment est-ce que vous décririez l'aspect science-fiction dans vos travaux ? Quels concepts science-fictifs utilisez-vous ?**

Deih : J'ai un ami qui dit que je peux commencer à dessiner n'importe quoi et qu'ensuite, au long du processus, l'objet de mon dessin change et s'oriente vers quelque chose de plus philosophique. Il a en partie raison, bien que j'essaie quand même de me dire

précisément ce que je recherche, le résultat que je veux trouver, avant de commencer. Ce qui ne veut pas dire que je cherche à savoir tout à l'avance.

Avant tout, je dirais que l'esthétique de la science-fiction m'aide vraiment à prendre du plaisir à dessiner et à peindre. Elle m'inspire des situations ambigües, dont la signification reste ouverte à l'interprétation et, surtout, des situations humaines ; les problèmes de communication, les révélations, le chaos, le changement, les phases de contacts, les jeux d'échelles, les phénomènes quantiques, l'évolution.

Pendant des années, j'ai lu des communications scientifiques et, clairement, la science va de nos jours au-delà de la science-fiction. Il y a des choses qui surpassent notre imagination et qui sont actuellement étudiés par des scientifiques.

J'aime utiliser la cosmologie et la physique des particules pour commencer une nouvelle création. L'idée de deux échelles de grandeurs, deux facettes du monde (celle à notre échelle et celle à l'échelle de l'atome) si différentes, si incohérentes, comme deux piliers qui soutiennent notre monde, ça me fascine ! Ce type de contradiction m'inspire beaucoup !

***Angle Mort* : Votre travail est centré principalement sur des personnages : pourquoi ces personnages ? D'où viennent-ils ? Dans quelles situations se trouvent-ils ?**

Deih : Il y a quatre ans j'ai commencé *the Insider Series* dédié à ces personnages. Avec eux, j'essaie de décrire des situations mentales dans lesquels je me retrouve parfois, ou que des personnages que j'invente expérimentent.

En fait, ces personnages sont des naufragés. Ils sont perdus et ils essayent de comprendre le monde qui les entoure, et souvent le problème vient d'eux-mêmes ou de la situation à laquelle ils se

confrontent. Une situation d'incertitude qui leur donne la capacité de découvrir qui ils sont, à travers leur façon d'interagir avec leur environnement ou à travers les limites du langage dans un monde en perpétuelle expansion et complexification. Ces personnages agissent comme un pont qui me permet de comprendre le monde, de sublimer les choses, de mieux me comprendre moi-même et essayer de devenir une personne meilleure.

J'aimerais offrir à celui qui regarde mes travaux une expérience créative, les mener à considérer mes peintures comme la scène d'un film et à imaginer les scènes précédentes et les scènes suivantes. Je compte sur l'imagination des spectateurs pour garder mes peintures vivantes.

***Angle Mort* : Vous utilisez aussi l'immensité de l'espace pour décrire le monde de vos personnages et, parfois, pour décrire les personnages eux-mêmes. Ce qui invite à penser le vide ou au contraire la profondeur du personnage. Est-ce que vous seriez d'accord avec cette interprétation ?**

Deih : Je suis absolument d'accord.

Je suis fasciné par l'inconsistance du monde ; l'existence fondée sur l'absence d'existence ; l'ordre fondé sur l'entropie ; la pluralité quantique. Nous sommes tous faits d'atomes et les atomes sont principalement de l'espace vide, même si la matière est quelque chose de palpable. La théorie des champs apporte aussi l'idée que les particules ne sont qu'une manifestation de l'interaction entre champs et énergies.

La question demeure : sommes-nous du vide ou du plein ? De mon point de vue, on a de la chance d'être une infime partie de l'univers qui a conscience de sa propre existence.

Certains vont à la pêche, d'autres regardent les matchs de football. J'aime recontextualiser ces choses à d'autres échelles.

***Angle Mort* : Le magnifique travail que vous avez fait pour notre couverture, appelé *Gravity*, est-ce une œuvre sur mur ou sur toile ? Si c'est un mur, où peut-on le trouver ? Dans quel contexte peut-on l'apprécier ? Si c'est une toile, ça m'amène à la question suivante : lorsqu'une idée de peinture vous vient, comment décider du support qui lui convient le mieux entre une toile ou un mur ?**

Deih : *Gravity* est la version papier de ce que je considère comme mon meilleur travail de rue cette année. J'aime le concept, les couleurs, la composition. C'est pourquoi j'ai décidé d'en faire une version pour votre magazine. Le mur se trouve dans la rue Na Jordana à Valence en Espagne. Proche de là où je vis. Généralement je ne décide pas si une peinture doit être sur mur ou sur toile. C'est juste en fonction de ce que je veux faire sur le moment, si je me sens aller dehors ou plutôt rester au studio.

Quand je cherche un mur, je vois d'abord si je veux faire quelque chose d'horizontal ou de vertical. Des fois j'improvise, je n'ai qu'une idée très vague de ce que je veux faire, des gribouillages dans mon carnet, ou peut-être un peu plus élaboré que des gribouillages, des compositions de couleurs que j'aime, mais une fois sur place je commence à peindre et les choses viennent.

***Angle Mort* : Pour *Blind Spot*, notre nouveau magazine américain, vous avez créé *Dilemma* ; est-ce également un mur ?**

Deih : Non, ce n'est pas un mur. C'est un dessin à l'aquarelle et à l'encre sur papier. Je l'ai fait tout spécialement pour votre magazine. Je cherche maintenant le mur qui lui convient le mieux pour le peindre en grand format.

***Angle Mort* : Dans *Dilemma*, on peut voir un individu divisé, étiré entre deux directions opposées. Il semble malgré tout coincé sur ce rocher rose. Dans Gravity, on peut voir un personnage entre deux espaces, en transition, en chute. Comment les idées vous sont venues ? Qu'est-ce que ces œuvres signifient pour vous ?**

Deih : J'aime l'idée que tout est en chute libre permanente. Dans les dessins animés, l'une des choses les plus dures à dessiner est un personnage qui marche. Richard Williams, un animateur que j'admire, décrit la marche comme un acte de chute et de rééquilibrage du corps.

Ce qui signifie que, d'une certaine manière, rien qu'en marchant, nous avons à prendre des décisions contradictoires. *Dilemma* parle d'une déchirure, ou plutôt d'un processus de déchirement qui nous mène à mieux nous connaître nous-même. Dans ce dessin, mais aussi dans Gravity, le personnage décide de chuter dans le vide. Peu importe le support ou le point de référence, un rocher rose, le cosmos, le personnage chute toujours, parce qu'il décide, comme nous le faisons, d'aller de l'avant, de plonger dans le futur.

Mais ces dessins parlent aussi de toutes ces choses auxquelles vous pensiez avant de lire ma réponse, n'est-ce pas ?

***Angle Mort* : Y-a-t'il une dimension introspective dans vos dessins ?**

Deih : Oui, clairement. Tout ce que je fais est le résultat d'un mélange des choses qui m'arrivent : des choses que je vis, des artistes que je rencontre et admire, les conversations que j'ai avec mes proches, les films que je regarde, les livres que je lis et, surtout, les choses que je ressens et que je ne comprends pas complètement. Mon travail est toujours introspectif et autobiographique.

***Angle Mort* : Quels sont vos projets actuels ? Quels sont les concepts que vous souhaitez explorer par la suite ? Où pourrons-nous contempler vos futurs travaux ?**

Deih : Mes projets actuels avancent lentement, parce que ces derniers temps je voyage beaucoup, merci aux nombreux festivals de *street art* qui m'invitent. Je peux tout de même vous dire ce qu'ils sont. Publier un livre avec textes et images qui montre ce que j'ai fait avec la série *the Insider* ces dernières années. Continuer *Nebbia*, une bande dessinée en série publiée dans le fanzine *Polen*. J'aimerais trouver le temps de réaliser un court animé avec mon univers et mes personnages et, bien sûr, avoir plus de temps pour profiter de ma famille et de mes ami-e-s.

J'aimerais pouvoir continuer ce que je fais, bien que je souhaiterais pouvoir les combiner avec d'autres choses, comme mon travail d'illustrateur pour des couvertures de livres, faire des bande-dessinées et des films, créer de nouveaux concepts.

On verra si j'ai le temps de faire toutes ces choses, ça semble être de la science-fiction ! En tout cas, je suis vraiment content de pouvoir faire tout ce que je fais.

***Angle Mort* : Merci beaucoup Deih !**

Deih : Merci à vous !

Interview réalisée par Julien Wacquez

Traduit de l'anglais par Julien Wacquez

---

[1]Les romans de Jeff Noon cités ont paru en France aux éditions La Volte

Honey bear

Sofia Samatar

Sofia Samatar écrit de la *fantasy* et de la science-fiction, à la fois au format court et long. Elle vient tout juste de publier son second roman, *The Winged histories*, chez *Small Beer Press*, un petit éditeur fondé et dirigé par Kelly Link et Gavin J. Grant. Son premier roman, *Un Etranger en Olondre*, traduit aux éditions de l'instant, a remporté en 2014 le *World Fantasy award* et le *British Fantasy award* et a été nominé pour le *Locus* et le *Nebula award*.

Le texte que nous vous proposons, *Honey Bear*, est une variation originale sur le thème de l'invasion extra-terrestre.

Nous avons décidé de partir en voyage, d'aller voir la mer. Je veux qu'Honey la voie tant qu'elle est encore petite. Ainsi, ce sera magique pour elle. Je lui en parle dans la voiture : c'est grand, vert et ça ressemble à un ciel dans lequel on peut patauger.

— Même toi ? m'interroge-t-elle.

— Même moi.

J'enfouis ma tête dans ses cheveux. Elle sent le propre, mais ce n'est pas du tout une odeur sucrée, ça ressemble plutôt à du persil ou du thé. Elle porte une petite robe blanche. Celle-ci est presque trop courte. À la manière d'un chat, elle gratte le siège devant elle avec ses orteils.

— Tu pourrais t'abstenir de faire ça, Hon ? lui fait remarquer Dave.

— Désolée, Papa.

Elle dit « Papa » maintenant. Avant, elle l'appelait juste « Pa ».

Dave agrippe le volant. Il a les épaules crispées. On distingue des touches de gris dans ses boucles brunes. Il a toujours les cheveux longs, ils lui couvrent les oreilles, et je pense que secrètement, il en éprouve un peu d'orgueil. Il est fier d'avoir encore tous ses cheveux. Pour moi, ça veut dire beaucoup. C'est quelque chose à quoi il pourrait s'accrocher pour redevenir celui qu'il était. On ne s'attache pas à ce genre de détails si on a perdu tout espoir de mener une vie normale. Du moins, il me semble.

— Merde, marmonne-t-il.

— Chéri…

Il ne s'excuse pas d'avoir juré devant Honey. La route est bloquée par une zone de décontamination. Des mains gantées nous guident. Il donne un coup de volant si brusque que les sacs sur le siège passager manquent de tomber de la glacière. À l'arrière, je me

serre contre Honey Bear.

— Ça va aller.

— Non, Karen, ça ne va pas aller. La glacière restera à la bonne température jusqu'à seize heures pile. À ce moment-là, nous aurons besoin d'un frigo, c'est-à-dire d'un hôtel. Et si nous avons cinq minutes de retard, ça ne va pas aller.

— Nous n'aurons probablement qu'un petit détour à faire.

— C'est impossible de le savoir.

— Il ne semble pas y avoir tant que ça à nettoyer.

— Bon, tu as le droit de penser ça. Pense-le si ça te fait plaisir, mais ne me dis pas que le détour ne sera pas long et ne m'affirme rien dont tu n'es pas sûre, O.K ?

Il conduit vite. Je pose ma joue sur le sommet du crâne de Honey. Je peux voir la zone de décontamination. Des grues, des camions, des individus en combinaisons orange. Une partie de la matière a séché ; ils l'enlèvent en fines couches transparentes, comme des plaques de verre.

Honey appuie son doigt contre la vitre.

— Caca, dit-elle doucement.

Je lui raconte la fois où j'ai passé un weekend à la mer. Ma meilleure amie avait attrapé un si gros coup de soleil que son dos s'était couvert de cloques.

Nous jouons au jeu où nous nous tapons dans les mains en rythme, « Pé-pi-to, c'est le capitaine-capitaine d'un navire, c'est le capitaine-capitaine d'un bateau ». C'est notre préféré.

Dave conduit trop vite, mais personne ne nous arrête, et nous atteignons l'hôtel à temps. Je prends mes médicaments, puis nous stockons le reste dans le frigo. La chemise de Dave est trempée de sueur et j'aimerais qu'il se détende, mais il sort directement acheter

de la glace et la mets dans le freezer, de façon à ce que nous puissions remplir la glacière demain. Il prend ensuite une douche et s'allonge sur le lit pour regarder les informations à la télévision. Je suis assise sur le sol avec Honey et nous lisons une histoire, comme tous les soirs avant qu'elle s'endorme ; il n'y a pas un soir où j'ai manqué de le faire. En ce moment, nous sommes en plein dans *Les Fées de la prairie* de Dorothy Elizabeth Clark.

J'ai attendu cela avec impatience toute ma vie d'adulte : lire à mon enfant des livres que j'avais adorés quand j'étais petite. Honey adore *Les Fées de la prairie.* Elle se pelotonne contre moi et suit le contour des créatures ailées avec son doigt. Jonquille, coquelicot, œillet. Lorsque j'ai ramené cet album à la maison et que Dave nous a vues avec, il m'a demandé à quoi ça servait, puisque Honey ne verrait jamais les fleurs dont il était question. J'ai ri, parce que moi non plus, je n'en avais jamais vue. « C'est pour les fées, lui ai-je répondu, pas pour la botanique. » Je ne crois pas avoir aperçu un coquelicot de toute ma vie.

Souriante, bien qu'à moitié endormie,
La fée Coquelicot passe,
Écarlate, comme le lever du soleil,
Parmi les herbes de la prairie.

Honey répète le texte avec moi. Elle est si intelligente, elle apprend si vite. Elle est capable de retenir tout ce qui rime en quelques minutes. Ses cheveux brillent à la lumière de la lampe. Les draps de l'hôtel ont une odeur mystérieuse, légèrement agressive ; les stores projettent des ombres particulières.

— J'adore cet endroit, déclare Honey. Est-ce qu'on peut rester ici ?

— Nous allons vivre une aventure. Attends un peu de voir ce qu'on va faire demain.

Aux informations, des hélicoptères survolent la mer. Ça se passe loin d'ici, dans le Pacifique. On y a déversé une énorme quantité de matière, ça s'étend sur environ quatre-vingts kilomètres carrés. On ne connaît pas encore les répercussions sur la vie marine.

— Ça sera le royaume des fées ? m'interroge soudain Honey.

— Quoi, ma puce ?

— Ça sera le royaume des fées quand je serai grande ?

J'utilise mon ton le plus ferme :

— Oui.

— Et toi, tu seras là ?

Je n'hésite pas :

— Oui.

La caméra fait un zoom sur la mer devenue blanche à cause de la matière.

Lorsque j'ai fini de donner à boire à Honey Bear et que je l'ai mise au lit, Dave a déjà les yeux fermés. J'éteins la télévision, les lumières, et je me glisse à ses côtés. Comme Honey, j'adore cet hôtel. J'aime les draps rêches et un peu raides, les formes étranges que j'aperçois dans l'obscurité après m'y être accoutumée. Ça fait une éternité que je n'ai pas dormi ailleurs qu'à la maison. La dernière fois c'était longtemps avant qu'Honey entre dans notre vie. Dave et moi rendions visite à des amis d'université dans l'Oregon. Ils étaient éberlués que nous ayons fait tout ce chemin. Nous avons posé dans l'allée devant leur maison : appuyés contre la voiture, nous faisions le V de la victoire avec les deux doigts de la main.

Je veux le Dave de cette photo. Très bronzé, avec ce large sourire.

Peut-être fera-t-il son retour pendant notre séjour ici, tandis que nous serons loin de la maison et loin de nos voisins, les Simko. Il

passe beaucoup trop de temps chez eux.

Pendant un instant, j'ai l'impression qu'il est déjà redevenu celui qu'il était.

Puis il commence à trembler. Comme il le fait toutes les nuits. Il pleure dans son sommeil.

— Prête pour la plage ?

— Oui !

Nous traversons la ville et arrivons jusqu'à un parking parsemé de sable. Quand je sors de la voiture, l'air marin tiède s'enroule autour de moi par vagues. C'est une sensation revigorante, ça a quelque chose d'électrique.

Honey fait des bonds de joie.

— C'est ça ? On y est ?

— Oui, Honey Bear.

La plage est déserte. Loin sur la gauche, les planches d'une promenade semblent pâlir au soleil. Je retire mes sandales et les prends à la main. Le sable gris colle à mes pieds. Nous avançons jusqu'à un endroit à quelques mètres de gros rochers en traînant nos sacs et nos serviettes.

— Je peux aussi enlever mes chaussures ? Je peux aller dans l'océan ?

— Bien sûr, mais laisse-moi t'enlever ta robe.

Je la fais passer par-dessus sa tête, et libère ainsi son corps agile et doré. Elle est si belle, ma Bear. Je l'appelle Honey, car elle est tout sucre tout miel, mon petit amour, et je l'appelle Bear à cause de cet aspect sauvage que j'espère qu'elle conservera et qui me fait penser à celui d'un ours. Honey lui convient mieux pour le moment, mais lorsqu'elle grandira, il est possible qu'elle préfère Bear. J'aurais adoré porter le prénom Bear quand j'étais au lycée.

— Ne va pas trop loin, lui dis-je. Il ne faut pas que l'eau dépasse ton nombril, c'est compris ?

— D'accord, me répond-elle.

Elle se met à courir, en projetant du sable derrière elle.

Dave a étendu les serviettes de plage. Il a placé nos chaussures ainsi que la glacière sur les coins pour éviter qu'elles s'envolent. Il a installé les deux chaises pliantes et le parasol. Maintenant, comme il ne lui reste plus rien à planifier ou préparer, il se contente de rester assis. Il a l'air perdu.

— Tu ne vas pas la rejoindre ?

Pendant un instant, j'ai l'impression qu'il va faire semblant de ne pas m'avoir entendue, mais il fait un effort.

— Pas tout de suite.

J'ôte mon short et mon top et me mets à ses côtés en maillot. Plus loin, dans l'eau, Honey sautille et pousse des cris.

— Regarde-moi ça.

— Ouais.

— Elle adore ça.

— Ouais.

— Je suis heureuse que nous l'ayons amenée ici. Merci.

J'attrape son poignet et je le serre.

— Regarde cette statue de clown pourrie sur la promenade, enchaîne-t-il. On dirait qu'elle se trouvait à l'entrée d'une salle de jeux vidéo ou quelque chose dans le genre. Elle doit probablement être là depuis une cinquantaine d'années.

Le clown dépasse largement de la promenade. Il est presque blanc, mais on peut voir des traces de rouge sur le nez et les lèvres, du bleu dans les cheveux.

Je suis d'accord avec lui :

— Elle m'a l'air plutôt vieille.

— Des rochers noirs, du sable gris et sale, et un clown pourri. Voilà, c'est ça la plage.

Je prononce les mots avant de pouvoir me retenir :

— O.K, monsieur Simko.

Dave me regarde.

— Je suis désolée.

Il observe sa montre.

— Je ne veux pas qu'on reste ici plus d'une heure. Je veux qu'on en profite un peu, qu'on retourne à l'hôtel et qu'on se repose. Ensuite, nous déjeunerons et tu pourras prendre tes médicaments.

— J'ai dit que j'étais désolée.

— Tu sais quoi ?

Son teint semble soudain grisâtre, il a l'air exténué, crevé, comme s'il était resté longtemps dehors sous la pluie. Il plisse les yeux et se détourne du soleil. Je ne le supporte plus, je ne le supporterai pas s'il ne redevient pas lui-même.

— Je pense, continue-t-il, que M. Simko est un type foutrement sensé.

Je me cale au fond de ma chaise et regarde Honey Bear dans l'eau. Je déteste les Simko. M. Simko est courbé et ne quitte jamais sa robe de chambre. Il reste assis sur son porche, à boire des whiskey soda toute la journée, et il invite Dave à le rejoindre et ils boivent ensemble. Je les entends tous les deux quand je laisse la fenêtre de la cuisine ouverte. M. Simko dit des choses du genre « Après nous le déluge » et « Sois toujours sur le qui-vive et garde popaul prêt à l'action. » Il raconte à Dave qu'il aurait aimé que lui et sa femme ne prennent pas Mandy avec eux. Je l'ai entendu dire ça. « On n'aurait jamais dû accepter. Ça a brisé le cœur de Linda. » Se demande-t'il qui apporte le whiskey pour ses cocktails ?

Mme Simko ne sort jamais de chez elle, sauf quand Mandy revient à la maison. À ces occasions, elle va sur le porche en claquant la porte derrière elle. Elle est courbée comme son mari et porte une robe d'intérieur à fleurs. Ses cheveux ressemblent à du duvet noir, de fines touffes çà et là, comme si elle les avait brûlés.

« Mandy, Mandy », susurre-t-elle pendant que Mandy dépose des choses à côté d'elle : de l'alcool, du chocolat, des vêtements, tous ces produits de luxe qu'on ne peut pas se procurer au Centre. Ces choses qui ne peuvent provenir que d'un enfant ayant quitté la maison. Mandy ne regarde jamais sa mère. Elle n'a laissé aucun de ses parents la toucher depuis son départ.

Je préviens Dave :

— Je vais rejoindre Honey dans l'eau.

Mais il m'attrape le bras :

— Attends. Regarde.

Je tourne la tête et aperçois des fées sur les rochers. Il y en a six, elles sont immenses et éblouissantes. Certaines s'accroupissent sur les gros rochers, d'autres planent au-dessus de la mer en utilisant leurs ailes souples, trempant leurs orteils dans les vagues.

— Honey ! crie Dave. Honey ! Viens ici !

Pour ma part, je l'appelle en adoptant un ton rassurant :

— Allez, Hon.

Honey barbotte dans notre direction, elle scintille au soleil.

— Viens par ici ! aboie Dave.

— Elle arrive.

Il s'agrippe aux accoudoirs de sa chaise. Je sais qu'il a peur à cause de la zone de décontamination sur laquelle nous sommes tombés en route, à cause de la matière.

—Viens ici, répète-t-il, tandis qu'Honey court vers nous en haletant.

Il jette un coup d'œil aux fées. Elles nous observent à présent, elles ont l'air nonchalantes et curieuses.

Je me lève et sèche Honey avec une serviette.

— Quoi ? lui demande-t-elle.

— Viens par ici, lui ordonne Dave en tendant les bras vers elle. Viens t'asseoir avec Papa.

Honey va le rejoindre et se pelotonne sur ses genoux. Je m'assois

sur la chaise à côté d'eux, et Dave met la main sur mon épaule. Il nous tient toutes les deux.

Deux des fées s'envolent et se dirigent vers nous. Elles semblent attirer la lumière là où elles vont. Elles mesurent entre cinq et six mètres, elles sont si grandes qu'elles semblent minces, fragiles, presque semblables à des insectes. On en oublierait presque leur force.

Dans les airs, elles se penchent et plongent vers nous, elles sont si proches que je peux voir le rouge dans leurs yeux.

— C'est bon, murmure Dave.

Bien sûr que c'est bon. Nous sommes ensemble. Nous sommes en sécurité.

Elles nous observent un moment, impassibles, puis se retournent et vont rejoindre leurs camarades.

Honey leur fait signe des deux mains.

— Au revoir, les fées !

Lors de ma première visite à la clinique, on m'a fait passer les tests habituels, ceux auxquels je suis soumise toutes les deux semaines. Montez ici, faites pipi là-dedans, crachez ici, inspirez, expirez, donnez-moi votre bras. La seule chose différente la première fois était les questions.

Êtes-vous consciente du sérieux de cet engagement ? J'ai répondu oui. Vous a-t-on informé des risques à la fois physiques et psychologiques ? Des effets secondaires provoqués par les médicaments ? Des transfusions de sang ? Oui. Oui. De la réduction de l'espérance de vie ? À toutes les questions, oui.

C'est la réponse qu'on donne à la vie : *Oui*.

« Il nous ont choisis », ai-je annoncé à Dave. La pluie fouettait contre les fenêtres assombries. Je tenais la petite Honey sur mes

genoux. Je l'avais séchée et enveloppée dans une serviette, et elle était calme désormais, épuisée. Je lui avais déjà donné un nom dans ma tête.

— On ne peut pas revenir en arrière, a chuchoté Dave. Si on accepte, on ne peut pas.

— Je sais.

Il avait les larmes aux yeux.

— On pourrait sortir en courant et la déposer sur le porche de quelqu'un d'autre.

Il a eu l'air honteux d'avoir prononcé ces paroles, le même air que lorsque je lui ai demandé de ne plus me présenter en disant : « Voici ma femme, Karen, elle a fait des études de littérature pour enfants. » Quand nous avons emménagé, il me présentait ainsi avant de se mettre à rire, comme si c'était la chose la plus ridicule au monde. Les enfants, alors que presque plus personne ne pouvait en avoir ; la littérature, alors que toutes les écoles étaient fermées. Je lui ai fait savoir que ça me dérangeait, et il était désolé, mais seulement désolé de m'avoir blessée, pas désolé à cause de ce qu'il voulait réellement dire, c'est-à-dire *Non*.

Ce n'est pas bien. C'est comme les Simko, c'est détestable, éculé ; il va de soi que dire non à Mandy, c'est dire non à la vie.

Il y a tant de personnes qui refusent dès le départ. Ils en font un principe. « On ne peut pas m'acheter. » Comme si c'était juste à cause des mesures de protection et autres faveurs qu'on nous accorde. Bien sûr, la plupart de ceux qui acceptent prétendent être des héros : sauver le monde, même si c'est pour une courte durée. Ça aussi, ça m'a toujours paru ne pas être correct, d'une certaine manière. Vulgaire.

Je ne peux pas m'empêcher de penser que l'absence d'enfants est liée au déclin des esprits – à cette nouvelle façon pâlichonne d'envisager le monde. Les enfants étaient plus intelligents. On doit toujours dire oui. Si on ne le fait pas, on ne prend pas de risques, on

devient vieux, bercé dans sa propre ignorance, amer, évoluant dans un univers dépourvu de magie. On doit dire oui à ce qui se présente, parce qu'on fait partie de l'avenir, quoi qu'il soit, et qu'on ne doit sûrement pas accepter de continuer à vivre dans le passé. Lorsqu'on nous demande « Entendez-vous les fées ? », on doit toujours se lever et aller ouvrir la porte. On répond toujours oui. On les laisse toujours entrer.

Les fées sont parties. Je suis dans l'océan avec Honey. Je la fais sauter sur mon genou. Elle est si légère dans l'eau, comme une bulle de savon. Elle s'accroche à mon cou et pousse des petits cris. Je crois qu'elle s'en rappellera, de cette matinée à la plage, et ce souvenir sera presque identique à mes propres souvenirs d'enfance. L'eau, le soleil. Même la glacière, les cartes routières froissées dans la voiture. Il y a tant de choses à l'heure actuelle qui sont semblables à ce qu'elles étaient quand j'étais petite. Par bien des façons, tout est plus simple. Les choses qui ont disparu – les voyages en avion, les réseaux sans fil – donnent l'impression d'avoir appartenu à un rêve, elles semblent ridicules, comme si ça ne valait pas la peine d'y penser.

Je jette Honey en l'air avant de la rattraper, j'avale de l'eau salée par la même occasion. Je la recrache par-dessus son épaule.

— Maman ! hurle-t-elle.

Elle penche la tête jusqu'à l'eau et glougloute en essayant de m'imiter, mais je la soulève de nouveau. Je ne veux pas qu'elle s'étouffe.

— Ma Bear, ma Bear, murmuré-je contre le côté humide de sa tête. Ma Honey Bear.

Dave nous fait signe de revenir. Il désigne sa montre.

Je ne sais pas si c'est à cause de l'excitation, ou à cause de l'eau

salée, mais dès que je ramène Honey sur la plage, elle commence à se vider.

— Nom de Dieu, se lamente Dave. Oh nom de Dieu.

Il m'écarte d'elle. En quelques secondes, il s'agenouille sur nos serviettes et sort les gants et les tabliers du sac. Il met les siens rapidement, tandis que j'ai plus de mal avec les miens. Il déchire un paquet de lingettes avec les dents, me les lance et prend une bombe de spray.

— Je croyais que nous avions encore du temps, remarque-t-il.

— Moi aussi, c'est vraiment tôt.

Honey est nue, debout sur le sable, de la matière coule sur ses jambes. Déjà, elle paraît indécise, désorientée.

— Maman ?

— Ce n'est pas grave, Hon. Ça va passer, laisse-la venir. Tu veux t'allonger ?

— Oui, me répond-elle, avant de s'effondrer à terre.

— Putain, grommelle Dave. Ça va atteindre l'eau. Je dois les appeler. Prends ça.

Il me donne l'aérosol, chausse ses mocassins et se précipite vers le parking où se trouve un téléphone. Là-bas, il pourra contacter le Service. Il se dirige droit vers la clôture, pas vers le portail, mais ça ne l'arrête pas, il attrape la barre et saute par-dessus.

La matière se répand encore. Il y en a tellement, c'est incroyable, c'est comme si Honey allait totalement se vider. Ça me sidère et m'effraie à chaque fois. Ses yeux sont encore ouverts, mais elle a l'air hébétée. Ses fins cheveux commencent à sécher au soleil. La matière se déverse, ondule, brille à la lumière, comme du plastique en fusion.

Je touche son visage avec ma main gantée.

— Honey Bear.

— Mm, grogne-t-elle.

— Tu t'en sors bien, Hon. Essaie juste de te détendre, O.K ? Maman est avec toi.

Dave avait raison, ça va atteindre la mer. Je me rue jusqu'au bord et vaporise de la bombe sur le sable et même sur l'eau qui est dans la trajectoire de la matière. Ça n'aura probablement aucun effet, c'est sans doute stupide. Je cours vers Honey, tandis que Dave revient à toute allure du parking.

— Ils arrivent, halète-t-il. Merde ! Ça a presque atteint l'eau.

— Maman, m'appelle Honey.

— Je sais. J'ai essayé de mettre du spray.

— Du spray ? Mais ça ne sert à rien du tout !

Je m'agenouille près d'elle.

— Oui, Honey.

— Aide-moi ! hurle Dave.

Il contourne la matière et se met à creuser frénétiquement, en jetant des pelletées de sable mouillé.

Honey enroule sa main autour de mon doigt.

— Karen ! Viens ici ! Si on creuse une tranchée, on pourra l'empêcher d'arriver jusqu'à l'eau !

— J'ai peur, chuchote Honey.

— Je sais, Hon, je sais. Je suis désolée. Mais tu n'as pas besoin d'avoir peur. C'est exactement comme lorsque nous sommes à la maison, O.K ?

Sauf que ce n'est pas vrai, ce n'est pas du tout comme si nous y étions. Lorsque nous y sommes, je sais normalement à l'avance quand ça va se produire. J'ai un calendrier. J'installe des seaux, une bâche en plastique. Je notifie le Service de la date approximative. Ils viennent tout de suite. La lumière est tamisée, et je mets le CD préféré d'Honey.

Ça n'a rien à voir. Il y a une lumière aveuglante, Dave qui crie

derrière nous. Puis le Service qui arrive. Ils sont en colère ; l'une d'eux nous dit : « On devrait vous coller une putain d'amende. » Ils pulvérisent du spray sur Honey, à même la peau. Elle serre mon doigt. Je ne sais pas quoi faire, à part lui chanter quelque chose, un extrait du CD.

Pépito,
C'est le capitaine-capitaine d'un navire,
C'est le capitaine-capitaine d'un bateau.
Hélices en haut,
Plongées sous l'eau,
Remontées aussitôt.

Enfin, ça s'arrête. Les employés du Service nettoient Honey et l'enveloppent dans des draps stériles. Ils prennent nos gants et nos tabliers pour les décontaminer au Centre du coin : Dave et moi nous essuyons et mettons les lingettes sales dans des sacs pour les jeter. Nous tremblons tous les deux.

— Je ne veux pas revivre ça, m'annonce-t-il.

— C'était un accident. C'est juste la vie.

Il se retourne pour me faire face.

— Ce n'est pas la vie, Karen, gronde-t-il. Ce n'est pas du tout la vie.

— Et pourtant, ça l'est.

Je pense qu'il comprend à ce moment-là. Je pense qu'il comprend que même si c'est lui qui a le sens pratique, si c'est lui qui est réaliste, c'est moi qui suis forte.

Je porte Honey jusqu'à la voiture. Dave prend le reste de nos affaires. Il fait deux voyages pour tout rapporter. Il me donne une

barre énergétique, puis mes médicaments. Ensuite, il y a l'injection, des analgésiques et une substance nutritive, parce que Honey s'est vidée et qu'elle aura faim. Elle aura besoin de davantage que de boire un peu.

Il retire l'aiguille de mon bras. Il est rapide et doux, même dans ces circonstances, à genoux dans le parking. Il appuie fermement sur le coton et colle dessus un morceau de sparadrap. Il croise mon regard. Il a les larmes aux yeux.

— Bon Dieu, Karen.

Et tout d'un coup, à ce moment-là, il est de retour, il redevient celui qu'il était. Il se couvre la bouche avec le poing, se retenant de rire.

— Tu as entendu ce qu'a dit le type du Service ?

— « Vous devriez avoir une putain d'amende », c'est ça ?

Il se penche en avant, tordu de rire.

— Bon Dieu ! Je croyais réellement que la matière allait atteindre l'eau.

— Mais ça n'est pas arrivé ?

— Non.

Il se redresse, s'essuie les yeux avec le dos de la main, puis écarte mes cheveux de mon visage.

— Non, ça n'a pas touché l'eau. C'était bon. Pas que ça ait de l'importance, avec la quantité gigantesque de matière qui flotte dans le Pacifique.

Il parvient à décrypter l'expression sur mon visage, puis lève les mains, paumes ouvertes.

— O.K, O.K. Plus de M. Simko.

Il recule, ferme doucement la porte et s'installe dans le siège conducteur. Le clown blanc sur la promenade nous observe, tandis que la voiture sort du parking. Nous sommes presque à l'hôtel quand Honey se réveille.

— Maman ? J'ai faim.

— D'accord, ma puce.

Je détache le haut de mon maillot et le baisse.

— Dave ? Je vais la nourrir dans la voiture.

— D'accord. Je vais me garer à l'ombre. Je vais aller te chercher à manger.

— Merci.

Honey se tortille sur mes genoux, elle se débat avec les draps.

— Maman, j'ai très faim.

— Calme-toi. Tu peux y aller.

Elle se blottit contre moi, rapide et vorace, et s'accroche à moi. Pas au mamelon, mais à la partie tendre sous mon bras. Elle m'attrape gentiment avec ses dents, puis je ressens presque comme un choc électrique, alors que ses dents plus longues et creuses descendent et s'enfoncent sous ma peau.

— Voilà, c'est bien.

Dave sort et ferme la portière. Nous sommes toutes seules dans la voiture.

Une brise fait se balancer les feuilles à l'extérieur. Leurs reflets bougent sur les vitres.

Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve. Je n'y pense pas trop souvent. Il ne me semble pas que ça traînera en longueur en ce qui nous concerne. Parce qu'il n'y a que très peu d'enfants humains qui naissent, que les fées mangent tous les animaux et qu'il y a tant d'espèces végétales qui meurent à cause de la matière. Et lorsque nous aurons tous disparu, que vont bien pouvoir faire les fées ? Elles ne semblent pas aptes à élever leurs propres enfants. C'est la raison première pour laquelle elles sont venues ici. Je ne sais pas si elles éprouvent de la pitié envers nous, mais elles souhaitent que nous vivions le plus longtemps possible : ce ne sont pas à cent pour cent des prédateurs, comme certaines personnes le prétendent. Les enlèvements du début, les cadavres découverts dans les grottes – tout ça, c'est terminé. La terreur aussi. C'était seulement destiné à

nous montrer ce dont elles sont capables. Maintenant, elles ne nous tuent plus que pour nous punir, ou après qu'elles se sont vidées, quand elles sont affamées. Il est rare qu'elles s'en prennent à quelqu'un accompagné d'un enfant ailé.

Pourtant, en dépit des précautions qu'elles prennent, nous ne durerons pas éternellement. Je me souviens de l'artiste qui était dans le parc un jour où j'y ai emmené Honey. Toutes ses peintures étaient blanches. Il nous a expliqué qu'il représentait l'avenir, une planète blanche, rien d'autre que de la matière, et Honey a dit que ça ressemblait au royaume des fées.

Sa respiration s'est calmée. La mienne aussi. C'est dû à la fois aux médicaments et à la substance chimique que Honey sécrète et qu'elle m'injecte par l'intermédiaire de ses dents. Ça donne envie de dormir.

Voilà ce dont je suis certaine à propos de l'avenir. Honey Bear va grandir. Ses ailes vont se développer. Un jour, elle s'envolera et partira vivre avec ceux de son espèce. Peut-être oubliera-t-elle la langue humaine, comme la Mandy des Simko, mais elle nous apportera tout de même des cadeaux. Elle sera encore notre morceau du futur.

Et peut-être qu'elle n'oubliera pas. Il est possible qu'elle se souvienne. Qu'elle se souvienne de cette journée à la plage.

Elle est toujours réveillée. Ses yeux brillent et affichent une expression de bonheur absolu. Grands, légèrement globuleux, parfaitement noirs au centre, et écarlate, comme le lever du soleil, sur les bords.

■

Traduit de l'anglais par Florence Chevalier

Parution originale : « Honey Bear », dans *Clarkesworld 71*, août 2012.

Interview
Sofia Samatar

***Angle Mort* : Dans une interview vous avez déclaré « Je voulais avant tout créer un monde dans lequel tout le monde me ressemble. Tous les habitants d'Olondre et des iles du thé, que je décris dans *Un Etranger en Olondre*, apparaitraient ethniquement ambigus s'ils apparaissaient chez nous. Ils ressembleraient à un mélange ». Pouvez-vous décrire à nos lecteurs vos origines personnelles ?**

Sofia Samatar : Certainement. Mon père était somalien et ma mère une mennonite américaine d'origine suisse-allemande. Je suis née et ai grandi aux Etats-Unis, à l'exception d'une courte période en Tanzanie et une autre en Angleterre. Devenue adulte, j'ai vécu au Soudan du Sud, en Egypte et aux Etats-Unis.

***Angle Mort* : Quand avez-vous commence à écrire ? Il s'est passé du temps avant que vous soyez publiée ?**

Sofia Samatar : J'ai commencé à écrire à cinq ans, mais je n'ai pas trouvé d'éditeur avant quarante ans ; oui, ça m'a pris beaucoup de temps ! En fait, je n'ai pas essayé d'être publié pendant

longtemps, je sentais que je n'avais rien de prêt. Quand mon premier roman, *Un Etranger en Olondre*, a finalement été prêt, cela m'a pris cinq ans pour trouver un éditeur. Plusieurs agents m'on dit qu'ils l'aimaient mais qu'ils ne savaient pas comment le vendre. C'était un mélange trop prononcé de *fantasy* et de littérature sérieuse.

Quand le roman a été accepté, j'ai commencé à écrire des nouvelles. *Honey Bear* est l'une des premières – en fait, c'est ma première vente professionnelle.

***Angle Mort* : Vous avez écrit deux romans, mais aussi des nouvelles et de la poésie. Vous n'avez pas de forme préférée ?**

Sofia Samatar : Je pense être naturellement une romancière. C'est dans le roman que je me sens le plus à l'aise. Ca m'a pris du temps pour écrire des nouvelles que j'appréciais. Mais maintenant j'aime beaucoup les nouvelles et la poésie, ces deux formes vont ensemble pour moi. De plus, je suis obsédée depuis peu par les essais. Je ne crois pas avoir rencontré un format que je n'aimais pas, ils sont tous fascinants. Honnêtement, même une liste de courses a du potentiel.

***Angle Mort* : est-ce difficile d'équilibrer votre travail d'enseignement et votre activité d'écrivain ? Avez-vous pensé à vous consacrer entièrement à l'écriture, pour ne pas prendre dix ans pour terminer un livre, par exemple ?**

Sofia Samatar : C'est extrêmement difficile à équilibrer, surtout avec une famille en plus ! Je ne suis pas très bonne à ça, mais je ne vois pas comment faire autrement. J'adore enseigner, et j'apprends beaucoup des analyses littéraires avec mes étudiants. Et tout simplement, j'ai besoin d'argent. Je ne pense pas devenir un

écrivain connaissant le succès commercial. Pour cela, je devrais devenir un type d'artiste différent. Je ne me reconnaîtrai pas. En gardant mon travail d'enseignante, je sais que je n'ai pas besoin d'écrire pour l'argent. C'est une protection pour mes écrits, pour moi en tant qu'écrivain.

***Angle Mort* : votre blog regorge de livres délicieusement bizarres. Que lisez-vous en ce moment ?**

Sofia Samatar : Oh, merci ! J'adore recommender des livres. Actuellement je lis *le livre des passages* de Walter Benjamin. Je lis aussi un livre sur la photographie de Geoffrey Batchen intitulé *Each Wild Idea : Writing, Photography, History*. Ainsi que *Wild Seed* de Octavia Butler.

***Angle Mort* : Et vous travaillez sur quoi ?**

Sofia Samatar : Je travaille sur mon prochain livre, C'est un mémoire qui est aussi une histoire, autour de la migration des mennonites russes vers l'asie centrale au dix-neuvième siècle. J'utilise cet événement historique, une période d'interactions entre les mennonites et les musulmans, pour réfléchir sur ma propre histoire et ma famille mennonite-musulmane.

Interview réalisée par Sylvie Denis

Traduit de l'anglais par René-marc Dolhen

Le premier arbre

Jean-Luc André d'Asciano

Jean-Luc André d'Asciano dirige une petite maison d'édition, l'œil d'or, avant tout consacrée à l'architecture et aux arts de la scène, mais où il publie aussi des romans, notamment de Iain Banks.

Après un premier recueil de nouvelles (*Cigogne* aux éditions Serge Safran) peuplé de personnages étranges à la lisière du fantastique, *Le premier arbre* s'attaque au futur proche, où l'humanité s'est fourvoyée dans la technologie sans garde-fou et dans la guerre totale. Un texte sombre mais non dénué d'espoir qui renouvelle intelligemment le paysage post-apocalyptique.

1.

Cette mort est le premier arbre de la forêt.

Je me souviens encore de cette affirmation de Bashevis : lui-même s'est transformé en cadavre moins de trois semaines plus tard. C'était il y a plus de cent-vingt ans, mais ce souvenir est aussi net et douloureux qu'une plaie sur une peau à vif.

À moins qu'il ne s'agisse d'un effet des pilules.

Je suis sur la terrasse. C'est le matin, le brouillard efface le monde. Des formes en surgissent, contours mouvants, comme en respirations. Puis je distingue la lisière de la forêt. Je suis sur la terrasse. Une machine ronronne à mes côtés. Le soleil se lève enfin, dissipant le blanc de la brume. Je contemple la forêt : des chênes immenses, plusieurs fois centenaires.

Je les ai vus grandir.

Entre la terrasse et la forêt, une clairière. C'est la machine qui l'entretient. Elle m'accompagne depuis longtemps, aussi j'ai de l'affection pour elle. J'attends sa mort avec impatience. Là-bas, entre les arbres, quelque chose bouge. De lent. De puissant.

Un cerf.

Un cerf au pelage blanc, à la ramure immense.

Il s'avance en silence. Droit vers moi. Il me regarde.

Ce n'est pas la première fois.

De ses oreilles partent de longs poils blancs, emmêlés, drus. J'y distingue des formes opaques – tiques, excroissances de chair, mutations. Je ne sais.

Il est beau.

Il s'arrête. Ses yeux sont noirs, immenses, froids et bienveillants. Ou plutôt, absolument non humains, donc bienveillants.

Ses bois luisent doucement. Une incandescence qui me conduit à cligner des paupières.

Moi qui suis humain et nullement bienveillant.

Je le mets en joue.

Mon fusil est efficace.

Le cerf me contemple, puis se lève sur ses pattes arrière. Le voilà dressé, démesuré, culminant avec ses bois à plus de trois mètres.

Il émet des sons gutturaux, très sourds. Je me dis qu'un arbre, s'il devait parler, parlerait ainsi.

Le cerf se remet sur ses quatre pattes, puis s'en va, me tournant le dos. Il me laisse seul.

Bien évidemment je ne tire pas, je pleure.

La forêt est immense, et les morts multitudes.

Les arbres ne parlent jamais.

2.

Je suis sur la terrasse. Le soleil est à son firmament. L'herbe de la clairière est brûlée. La machine ronronne à mes côtés. Elle m'accompagne depuis longtemps. Si j'ai de l'affection pour elle, j'attends sa mort avec impatience. Là-bas, entre les arbres, quelque chose bouge.

Le cerf blanc.

Le mouvement de ses pattes, la manière dont il pose ses sabots fendus sur le sol, tout cela est d'une élégance rare. Sa marche est une cérémonie. Il vient droit vers moi, s'arrête à mi-chemin, se dresse sur ses jambes arrière.

Mon fusil est efficace.

Je vise.

Je tire.

Rien ne se passe.

Le cerf redescend sur ses quatre pattes, me regarde en m'excluant, se retourne puis s'en va.

Je hurle. Je tire à nouveau, plusieurs fois. Toujours rien. Je jette le fusil, court dans la maison, ouvre l'armurerie. J'y trouve un lance-missiles. Retourne sur la terrasse. Sa mire infrarouge me permet de retrouver l'animal. Je presse la détente. Rien. Long hurlement de rage. La machine flotte à quelques mètres de moi, en attente. Je lui demande des explications.

Vous avez donné l'ordre de neutraliser définitivement les armes.

Quand…

Il y a 67 jours, neuf heures, six minutes…

J'annule cet ordre.

C'est un ordre prioritaire, non annulable. Vous vous êtes aussi adressé un message à vous-même avant de prendre une quantité non recommandée de pilules rouges. Le message est…

Je ramasse une cognée de bois et me dirige vers la machine. Je la frappe une première fois, puis une deuxième. Je la frappe sans cesse. Je la réduis en bouillie. Je cours dans la clairière en hurlant, agitant toujours la cognée de bois.

Je reprends mon calme.

Quelque part derrière moi, les entrailles de la maison pondent une nouvelle machine.

Pilules rouges.

Je lâche le manche de bois.

Retourne dans la bâtisse.

L'infirmerie. Les pilules. Les rouges pour oublier. Les vertes pour se rappeler. Et celles à rayures.

Je prends les vertes.

Je me déshabille entièrement. Sors nu de la maison. M'élance vers la forêt. Le sol me coupe la plante des pieds. Je gobe les pilules vertes. Je remonte jusqu'au conflit sino-africain.

La Quatrième Mondiale.

Le soleil africain est unique, jamais amical. La savane est

ravagée par le feu, ici et là se devinent des véhicules carbonisés. Certains sont irradiés. Nous avançons avec calme. Moi je dirais avec délectation. J'aime la guerre. Les causes m'importent peu. J'y vends mon corps, et on me l'améliore. Les Chinois m'ont proposé un nouveau réseau de nerfs optiques. Les Africains en étaient encore aux squelettes renforcés à la poudre de titane. Derrière moi, un petit bataillon de Ze-Dong, des liquidateurs chinois.

Lors de la Troisième Mondiale, les Occidentaux ont inventé des bombes de différents formats destinées à neutraliser les réseaux électriques et informatiques. Bombes recouvrant le paysage de silicium, mini-explosions nucléaires provoquant des impulsions électromagnétiques, etc. Il s'agissait surtout d'effacer la mémoire des ordinateurs. Évidemment, après cette guerre-ci, les ordinateurs biologiques, avec ADN et agencements moléculaires se sont imposés. Plus rapides, plus économes en énergie, plus résistants en cas de conflit.

Sont alors apparues les bombes à mémoire. Des armes biologiques s'attaquant à la structure même des molécules utilisées pour ces nouvelles générations de machine, les rendant stupides. Rapidement, des applications destinées aux humains se sont développées. Certaines pour s'attaquer aux ennemis, d'autres pour nous améliorer. Nous avons toujours aimé les drogues.

Nous traversons la savane, chargés jusqu'aux yeux d'un cocktail transformant la moitié de mes hommes en marionnettes. Certains gémissent doucement, déjà en manque. Nous gagnons cette guerre, mais ce bataillon va probablement mourir lors de cette victoire.

Puis j'ai vu les fantômes.

Ils sortent de la forêt, troupeau dense, équivoque. Leur rythme est différent, asynchrone. Ils semblent courir, pourtant leur déplacement est lent. Leur peau est d'un gris phosphoré, translucide, comme s'il s'agissait de formes composées d'eau, une eau qui s'assemblerait en silhouettes insistantes et impossibles.

Des éléphants.

Les derniers ont disparu de la surface du globe au début de la Quatrième Mondiale.

Les éléphants d'Afrique bien sûr. Ceux d'Asie avaient été décimés trente ans plus tôt par une grippe dites du Caniche, qui avait liquidé la moitié des animaux du sous-continent asiatique. Nous avons éventré la terre, pollué ses océans, altéré son atmosphère et éradiqué la quasi-totalité des mammifères, sauvages ou non.

Des éléphants d'Afrique.

Ils venaient droit vers nous.

Ils n'émettaient aucun son. Le sol ne conservait aucune trace de leur passage.

Mais ils venaient vers nous.

Je me suis retourné pour observer mes hommes : eux aussi les voyaient.

Le troupeau m'a dépassé. L'un d'entre eux m'a littéralement traversé. Alors que j'étais immobile, je suis passé en lui. Chaque pore de ma peau a frémi, redressant poils et cheveux. De l'électricité a couru le long de mes nerfs. Un goût de rouille et de boue s'est mêlé à ma salive. La température de mon sang a baissé. Mais l'odeur était merveille. Une odeur d'océan et d'infini. Puis j'ai entendu les hurlements. J'ai regardé derrière moi : tous mes hommes étaient morts, tordus en des angles improbables. Cela me fit mal pour eux.

Mais moi j'étais l'océan.

Depuis je vois des fantômes.

Les fantômes des morts.

Les fantômes qui peuplent la terre en tant qu'espèce à part entière.

Les fantômes de ce qui n'a jamais été.

Car je suis le dernier homme.

Me voilà nu dans la forêt. L'effet de la pilule verte se dissipe. Je parle aux arbres, qui ne m'écoutent pas.

3.

Je suis sur la terrasse. La lune est ronde. L'herbe de la clairière est haute, elle ondoie, déploiement de vagues aux progressions géométriques, caresse d'un vent froid. Je suis debout, jambes écartées. Mon souffle est court, je bois à petite gorgée au goulot d'une gourde contenant je ne sais plus quel alcool de synthèse. La machine ronronne à mes côtés – j'en ai détruit beaucoup, je le sais, mais combien, je l'ignore. Plusieurs machines, un seul cerveau : elle n'est jamais que l'extension de la maison. Mais celle-ci dysfonctionne enfin. La maison agonise, j'observe cela avec curiosité. Là-bas, entre les arbres, les ténèbres. C'est là que je veux aller.

Je traverse la plaine, l'herbe monte jusqu'à ma taille. Je porte maintenant une combinaison noire, semi-intelligente donc chauffante, cicatrisante et, le cas échéant, bavarde. Un couteau de chasse est accroché à ma ceinture. Je n'ai plus que des armes blanches.

La machine reste sur la terrasse.

Je crois qu'elle a peur de la forêt.

Cela fait des heures que je marche. La forêt est de plus en plus dense, humide et noire. Parfois je regrette mon appareillage optique – je ne me souviens plus de ce qu'est une simple vue. Ce regret est vanité : en réalité, je ne me souviens plus de ce qu'est un simple corps.

Je croise différentes bestioles nocturnes. Je suis incapable de les identifier. Les mutations continuent. Les choses tendent vers

d’autres choses.

Je rencontre une colonie d’octopodes.

Je les aime bien. Ce ne sont pas des mammifères. Je ne sais pas vers quoi ils vont évoluer, mais ils ne nous imiteront pas. Ils ont quitté l’eau il y a moins d’un siècle. Ceux qui vivent en colonie ressemblent à des singes-araignées. Les solitaires font plus de deux mètres de haut. Ils sont lents, dangereux peut-être, et ne vivent jamais loin des lacs, des marécages ou des rivages. Un jour, je défierai l’un d’entre eux.

Les mutations sont intimement liées à notre propre disparition.

J’arrive à la source. Elle suinte d’un amoncellement de rochers moussus et forme un étang étal et glacé. J’aime m’y plonger. Flotter doucement dans cette pénombre liquide. Je n’ai pied nulle part. Seule ma tête dépasse de l’eau.

J’attends les esprits.

Au bout d’une demi-heure, les esprits apparaissent. Ils semblent toujours sortir de l’eau. Ce sont de petites formes phosphorescentes, de la taille de mulots, quelques-uns de rats, qui se déplacent au-dessus de l’étang. Cela m’a pris un peu de temps avant d’admettre que ces choses impalpables, de la matière dont sont faits les fantômes, doivent être considérées comme vivantes. Elles chantent aussi. Une onde très douce qui s’accorde au clapotis de l’eau. Je commence à comprendre leur organisation, leur liturgie aussi. Je ne sais pas si elles sont mortelles.

Peu après ma rencontre avec les éléphants, les spectres animaliers ont commencé à envahir la terre. Ils apparaissaient toujours en groupe, toujours en des lieux de guerre. Des baleines bleues ont balayé la Flotte Royale des États Non Laïques. Plus étrange, un essaim géant d’abeilles a détruit la ville de San Francisco. Des lions aux corps semblables à des saphirs aux eaux changeantes ont effacé la population de Nairobi. Il s’agissait exclusivement d’espèces disparues depuis des décennies.

Il n'y avait aucun fantôme de grands singes – les grands singes avaient été préservés.

Si l'apparition des ombres a relancé les intégrismes, elle a aussi accéléré la mise en place d'un processus de paix. Peu à peu, les revenants ont cessé de nous importuner.

Mais c'est depuis que l'espèce humaine a été effacée de la surface de la terre que ces fantômes-ci, ces fantômes d'êtres qui n'ont jamais existé, sont apparus.

J'ai vu des formes spectrales semblables à des tamanoirs géants. D'autres qui me rappelaient de monstrueux hérons à six pattes. D'autres encore qui auraient pu se faire passer, tant par la taille que par la finesse de leur structure, pour des cristaux de neige.

Je reste une demi-heure dans l'eau. Les choses forment parfois comme une couronne autour de ma tête. Une fois hors de l'eau, la combinaison se débarrasse organiquement de toute humidité. Je m'en retourne vers la maison.

Je n'ai jamais croisé de revenants appartenant à l'espèce humaine.

Avec mon couteau, j'entaille les arbres jusqu'à ce que leur sève suinte.

4.

La machine est sur la terrasse. Elle me cherche. Je me cache dans les herbes hautes de la clairière. La machine s'est fait une carapace hérissée de pointes. Lorsque je l'ai vue pour la première fois, j'ai ri. Enfin une surprise. La maison s'inquiète pour moi : elle n'est plus en mesure de produire d'autres machines, ma manie destructrice à leur encontre l'a donc conduite à en créer une plus résistante. Curieusement, celle-ci est aussi plus joueuse. Finalement, être mortelle la libère. Je bondis vers la boule carapaçonnée en agitant une hache capable de découper n'importe quel métal. La

machine s'enfuit en zigzagant. Elle aurait pu deviner ma présence grâce à l'un de ses capteurs (chaleur, pulsation cardiaque, vision fractale…), j'apprécie qu'elle joue le jeu de la simple proie.

Peut-être aussi économise-t-elle son énergie.

Elle me sème.

Me voilà essoufflé sur la terrasse.

Si ma machine meurt, fera-t-elle fantôme ?

Ce serait une première.

J'ai la tête qui tourne.

Le souvenir fugace d'avoir pris une pilule rayée, puis de la poudre des rouges, pour oublier la prise de la rayée. Et créer des souvenirs parcellaires.

Vieux junkie, me dis-je avant de m'effondrer.

Des rires d'enfants. Un corps lové contre le mien. Chaleur de la peau. Des cheveux à l'odeur de dune. Le goût du sel sur la rondeur d'une épaule. Une main. Une main et une main minuscule. Une berceuse. Sa langue qui se fraie un chemin entre mes lèvres. Une femme donnant le sein. Des rires d'enfants et d'épouse mêlés.

Je suis debout sur la terrasse, en sueur. La machine ronronne à mes côtés. La hache a disparu. Mon corps produit des endorphines afin d'apaiser mon esprit. Je me souviens avoir fait trafiquer mon hypophyse lors du conflit dit des Cinq Suez. Mon cerveau peut produire de nombreuses drogues, mais aucune ne vaut les trois pilules. Un cliquetis sourd se fait entendre derrière moi. Je me retourne : le cerf blanc est là, debout sur ses pattes arrière. Sa ramure semble de feu tant elle scintille. Je tends la main. Touche son buste. Son poil est épais, rassurant autant que puant. Ce n'est pas un fantôme. Je souris. Il redescend sur ses quatre pattes puis s'en va, trottant. Il y a longtemps, j'étais un bon cavalier. Peut-on monter un cerf accédant à la posture verticale ?

Je m'endors. Un jour, il faudra que je mange quelque chose.

Je m'éveille. La machine a déposé un repas à côté de moi. J'avale le tout. Le soleil est haut. Je plisse les yeux. Une fumée au loin. En ligne droite. Venant du cœur de la forêt. Je penche la tête. J'entre dans l'armurerie pour récupérer deux couteaux que je porte en bandoulière dans mon dos. Auparavant, je me suis entièrement déshabillé. Je m'en vais dans la forêt, traquer ceux qui font du feu.

La machine reste au-dessus de la terrasse. Elle a peur de la forêt. Moi j'ai peur de la maison. Peur de dormir dans un lit.

La forêt est profonde. Je la traverse sans hésiter. Ceux qui font du feu ne peuvent pas être humains. Il n'en reste plus. Cette mort est le premier arbre de la forêt, disait Bashevis avant de se transformer en cadavre, trois semaines plus tard. Il a fondu. Littéralement. Sous mes yeux. Globalement, la majorité de la planète s'est consumée, une combustion intérieure dévorant les chairs en deux ou trois jours. Les plus chanceux ont fondu. Cela faisait une quinzaine d'années que la manipulation des codes génétiques avait dépassé son âge d'or. Nous pouvions presque tout faire. Créer de nouvelles espèces. Créer des programmes organiques destinés à créer de nouvelles espèces selon des modes volontairement anarchiques. Soigner l'ensemble des maladies. En engendrer de non soignables. Et bien évidemment faire muter tout ce qui existait déjà. Des papillons portaient sur leurs ailes des blasons publicitaires. Les champs arboraient des couleurs fantasques faisant office de marque déposée. Le monde était code, ADN et propriété privée. L'autre grande science en cours portait sur le développement des nanoparticules interventionnistes – régénération des cellules, robots biologiques d'une précision à jamais inégalée, création d'une soupe énergétique remplaçant avantageusement les énergies fossiles ou nucléaires… Puis tout cela s'est combiné hors des laboratoires. ADN et nanoparticules ont décidé d'une nouvelle

direction pour les espèces. Des mutations sont apparues, tendant vers plus de complexité, plus d'intelligence.

Et les êtres humains se sont consumés. Ou ont fondu.

Nous sommes peu à avoir survécu.

Mais le feu ne peut être produit par des humains.

Ce sont des singes. De grands singes. Leur espèce avait failli disparaître, nous les avons d'abord protégés, puis clonés, multipliés, arrangés aussi. Des petits frères si puissants, ouvriers débonnaires, militaires habiles, peluches géantes. Ils ont survécu.

Je les trouve enfin. Une famille. Huit, dont deux enfants. Ils savent faire du feu. Ils savent faire des outils. Ils savent enterrer leurs morts. Ils savent reconnaître leur image. Ils savent rire. Ils savent pleurer. Mais cela n'en fait pas des humains.

Ce qui caractèrise l'espèce humaine, c'est l'art avec lequel je manie mes armes.

Je ne peux tolérer que des mammifères reprennent notre route.

Je saisis mes lames, bondis au milieu d'eux. Leur peau est comme l'écorce des arbres.

Une nuit, j'ai rêvé que je parlais au fantôme d'un arbre. Lui aussi refusait de me répondre.

5.

Je suis sur la terrasse, couvert de sang. Une grande partie est celui des singes. Il manque trois doigts à ma main gauche. J'ai une plaie béante sur le flanc. Mes genoux et mes coudes n'ont plus de peau – j'ai donc dû ramper pour revenir ici. Je m'allonge sur le dos, inspire, respire, me calme. Puis donne l'ordre à mon corps de se réparer. J'aurais pu le faire plus tôt, mais cela aurait manqué d'honneur. Ma température passe de 36° 8 à 41. Les nanoparticules se mettent à l'œuvre. Ma chair brûle en se régénérant. Mes doigts repoussent. J'ai atrocement faim. Cela va prendre plusieurs heures.

Des papillons phosphorescents se posent sur moi. Leurs ailes

battent à l'envers. Je tente de les saisir de ma main valide. Je crois que je veux en manger. Ma main les traverse. Les fantômes d'insectes se déplacent en nuées qui n'ont nullement le goût des océans. Ils ont plutôt celui de la de terre et des cendres. J'aimerais me fondre en eux, en guise d'enterrement.

Ils me veillent toute la nuit.

Le point de départ de l'épidémie a été parfaitement identifié. Nous touchions à l'immortalité. Nous avions inventé un virus se composant de nanoparticules intelligentes capables de régénérer l'ADN des cellules. Les corps devaient s'autoréparer. Nous sommes cent cinquante à avoir servi de cobayes. Bashevis a tout de suite compris, lorsque l'un des scientifiques qui nous suivait est mort. Son corps s'est calciné en trois jours alors même qu'il était encore en vie. Un simple problème énergétique, a murmuré Bashevis. L'épidémie fut rapide. Nous avions été modifiés pour résister à ce virus. Les autres non.

Les hommes se sont consumés. Cela a pris moins d'une semaine. Sans prémices, sans cris, sans crise. Nous qui n'étions que bruits, sang et fureur, nous disparûmes en silence. L'espèce fut saisie d'effroi, puis effacée.

Ne restaient que les cent cinquante.

Un grand nombre de ceux-là ont fondu.

Je me souviens des rivages qui bordaient le centre. Le jour où Bashevis est mort, j'observais un troupeau de dauphins. Fantômes lustraux jouant dans les ressacs d'une mer couleur de vin. J'espérais encore que spectres et vivants cœxisteraient. J'espérais encore que les humains réapparaîtraient sous forme d'esprits imitant la forme de l'eau.

Lorsque j'ai compris qu'il n'en serait rien, j'ai traqué les survivants.

Je ne les ai pas tous tués. Uniquement les hommes. Une longue

traque. Des morts intéressantes : il fallait aller plus vite que cette peste qui les reconstruisait. Une femme m'a demandé pourquoi eux, pourquoi pas elles.

Pour éviter que nous ne recommencions. Pour éviter que nous ne nous reproduisions.

Je pourrais coucher avec toi, m'a-t-elle dit. Nos années sont infinies. Tu pourrais éprouver la solitude, ou encore la folie, ou oublier. Et alors tu pourrais coucher avec moi, ou avec l'une des autres. Qu'importe, ai-je précisé. Je suis stérile. Volontairement. De telle manière que rien ne puisse me réparer, ai-je ajouté. Nous sommes presque immortels, mais l'espèce est close, ai-je conclu.

Il existe, via les satellites, un système de comptage. Ces dernières années, j'ai vu les derniers points représentant les humains disparaître. Deux d'entre eux sont même venus me demander de les annihiler. Maintenant je suis le dernier.

Ma main est intacte. J'ai faim. La machine m'apporte à manger. Je lui plante un couteau ensanglanté en pleine carapace. Elle s'enfuit en zigzagant. Je me souviens des deux enfants singes. Je me lève, vais jusqu'à la pharmacie, gobe deux pilules rouges.

Il y a soixante-dix ans de cela, j'ai planté en lisère de la forêt cent cinquante chênes. Leur ADN leur fait croire qu'ils ont deux cents ans. Ils sont très beaux. Je sais leur avoir donné un nom à chacun. J'ai oublié lequel. Sacrée pilule rouge. Il faudrait que j'en prenne une verte pour m'en rappeler. J'ai de l'eau sur mon visage.

6.

Le cerf est sur la terrasse. Il se tient droit. Il pleut à verse. L'eau coule le long de son poitrail, dessinant des marbrures sombres. J'ai peur. Retrouver ce sentiment me plaît. Je crois qu'il me cherche : il se déplace sous les trombes d'eau, lentement, regardant à gauche puis à droite. Il me trouve, m'observe longuement, puis parle

comme parleraient les arbres. Je ne sais rien de ce qu'il me dit. Soudain, il redescend sur ses quatre pattes et s'enfuit au galop. Mon cœur bat la chamade.

La machine ressort des herbes de la clairière : elle devient sauvage, s'émancipant petit à petit de la maison. D'une certaine manière, je fais son éducation.

Il pleut depuis deux mois. De nouveaux cycles saisonniers s'installent. Hier, un troupeau d'échassiers fantômes, à six pattes, a traversé la clairière. Ils se déplaçaient en file indienne, s'arrêtant les uns après les autres devant moi. Je voyais le paysage comme troublé à travers leurs corps. Leurs visages, situés à l'extrémité de longs cous burlesques, semblaient humains. Certains portaient des masques qui, ai-je fini par comprendre, se composaient de visages assemblés. Des visages momifiés d'animaux qui furent vivants. D'êtres non-fantômes. La classification devient compliquée.

Je suis retourné au cœur de la forêt, là où se trouve l'étang étal. J'ai perdu depuis longtemps ma combinaison de survie (promenade champêtre sous pilule rouge). Qu'importe, mon corps sait ajuster sa température. Je me suis baigné quatre heures durant. Ce n'est qu'à la troisième heure que ceux que j'appelle maintenant les lémures se sont formés au-dessus de l'eau. Dorénavant, je suis capable d'entendre le rythme de leur mélodie. Parfois, j'essaie de chanter avec eux. Grande est leur tolérance. Doucement j'ai regagné le rivage, me suis allongé et les ai laissés se poser sur mon corps. Un temps, j'ai scintillé en leur compagnie.

Puis j'ai avalé des pilules rayées.

Leur effet est aléatoire : parfois il se manifeste de suite, parfois il faut attendre plusieurs heures, parfois il ne se manifeste jamais.

Les pilules rayées étaient difficiles à trouver. Elles permettaient de vivre des vies qui n'avaient jamais eu lieu. Elles créaient des souvenirs fictifs d'une densité et d'une réalité impérieuse, laissant celui qui les avait rêvés dans la certitude absolue de leur réalité.

L'apparition des stigmates a bien sûr posé quelques problèmes. Avoir le souvenir d'une amputation qui, en soi n'était jamais arrivée, et se réveiller réellement avec une jambe en moins en a laissé plus d'un perplexe. Pour expliquer cela ont été invoquées la force de persuasion de la psyché humaine, notre transformation via la chimie en dieux auto-procréateurs, ou encore l'apparition, grâce aux drogues, d'une brèche conduisant à notre échange, molécule après molécule, avec d'autres nous-mêmes, issus de mondes parallèles.

Surtout, certains ont rêvé d'êtres qui n'existaient pas, et ceux-ci les attendaient à leur réveil. De chair et de sang, avec des souvenirs, des désirs, des projets, une âme sans doute, pour ceux qui croient aux âmes. Mais ces êtres ne vivaient au mieux que quelques heures, laissant néanmoins derrière eux des cadavres bien réels. Aucun théologien ne sut qualifier ce type de fantôme. Les pilules rayées furent interdites. Leur cote au marché noir devint merveille. J'en ai vendu beaucoup.

Maintenant je suis sur la berge d'un étang glacé, bercé par des fantômes minuscules et bienveillants.

J'attends.

J'espère pouvoir vivre une vie qui n'a pas été.

J'écoute les arbres, qui refusent de me parler.

J'aspire au souvenir des corps, des voix, des odeurs.

J'aspire à être avant, ailleurs et un autre plutôt qu'ici, maintenant et moi-même.

Moi qui n'ai fait que tuer, j'aimerais être ému par ce qui ne m'a jamais ému : des rires d'enfants, un corps lové contre le mien, la chaleur de la peau, des cheveux à l'odeur de dune, le goût du sel sur la rondeur d'une épaule, une main et une main minuscule, une berceuse, une langue qui se fraie un chemin entre mes lèvres, une femme donnant le sein, des rires d'enfants et d'épouse mêlés.

Je ferme les yeux.

Tant de fantôme, et pas un seul d'être humain.

J'aurais pu aimer un fantôme.

Ensemble, nous aurions eu des filles mystérieuses comme des orchidées, des garçons beaux comme des filles et leurs vies très longues auraient été des puits d'émotions vives. Ils auraient su parler aux morts et nous auraient bercés de leur chant.

Je suis le dernier des hommes.

■

Interview

Jean-Luc André d'Asciano

***Angle Mort* : Le premier arbre est un récit post-apocalyptique, mais aussi un retour à la nature, à la beauté du monde débarrassé des humains et de la technologie. Tu es misanthrope ou luddite ?**

Jean-Luc André d'Asciano : Plutôt misanthrope. Finalement, je pourrais trouver les tentations de la transhumanité plutôt sympathique, car je soupçonne l'homme d'être à l'étroit dans sa peau, ce qui le rend peut-être agressif.

J'avoue rester perplexe devant l'inouïe violence de nos civilisations : violence faite aussi bien à l'égard de notre espèce que des espèces avec lesquelles nous cœxistons. Par exemple, nous sommes omnivores, la viande n'a jamais été une nécessité, et elle fut souvent le signe, pour le plus grand nombre, d'un festin. Soudain nous industrialisons l'élevage d'une manière obscène d'un point de vue éthique, et aberrant d'un point de vue économique et écologique. Le discours de Phillip Wollen, à ce sujet, est exemplaire (https://www.youtube.com/watch?v=1WYMoP-3le8). Violence faite aux hommes enfin. Je me souviens d'une conversation très sombre, avec une amie d'origine algérienne, pendant cette espèce

de guerre civile (ou « décennie noire », « décennie du terrorisme », « années de plomb », « années de braise », selon le choix lexical que l'on veut lui coller) qui a fait rage là-bas dans les années 90-95. L'une des sœurs de cette amie s'est faite égorger, une nuit, avec toute sa famille. Une dizaine de morts, en moins de cinq minutes. Je lui ai demandé comment elle envisageait le monde après cela, et elle m'a répondu que, s'il avait fallu moins de cinq minutes pour tuer autant de gens, si peu de temps pour faire un si grand mal, alors, si l'homme était vraiment mauvais, le monde serait partout et sans cesse à feu et à sang, avant de totalement disparaître. Donc l'homme n'était pas si mauvais car des familles continuaient de vivre à travers le monde. Mais n'importe quel surplomb montre que nous sommes quand même aberrants sans empathie, sans compassion… Je crois, en effet, que l'homme, en tant que bestiole, n'est pas plus violent qu'un autre animal. C'est autre chose qui nous a dévoyés, mais qui me rend l'homme assez peu sympathique – et pas seulement le capitalisme, puisque les autres modes d'échanges économiques engendrent aussi leurs guerres… Je me rapproche sans doute des propos de Mark Twain des dernières années, ou de Kurt Vonnegut, dans Galapagos, quand il dit que l'intelligence est une tare, un truc qui nous rend globalement furieux…

***Angle Mort* : Tu as sorti un recueil de nouvelles dont plusieurs sont fantastiques. Elles ont un point commun avec tes textes de SF, c'est le monstre, l'humain modifié, volontairement ou pas, jusqu'à l'aberration. D'où vient cet intérêt ?**

Jean-Luc André d'Asciano : J'ai fréquenté très tôt, au sein de ma propre famille, des gens assez abîmés, quelques handicapés lourds, bien hallucinés, bien fous. Violence et glossolalie faisaient partie de mon univers, et cela n'était ni bien ni mal, c'était juste là et, sous

mes yeux, finalement, très normal. Des gens qui ont des visions, qui voient des choses, et qui en font d'autres, parfois pas terrible, c'est curieux à fréquenter. Mais du coup, je n'ai pas de jugement, pas de peur sur ce pan-là de l'humanité. Et pour les accepter, il faut se dire que leur folie est une extension abîmée de leurs psychismes. Une modification qui a mal tourné. Un autre possible de nous-même. Et comme je disais plus haut, nous sommes à l'étroit dans notre corps et dans notre psyché. Les monstres sont des tentatives d'évasion, de modification des normes, des impasses évolutives : ils sont effrayants ou poétiques, mais ce sont au moins des tentatives. Je les trouve très beau. Au cinéma, je suis toujours du côté du monstre… D'ailleurs, le seul film sans trucage que j'aime vraiment, c'est *M. le Maudit, de Lang. Cela dit, les autres Lang, quelle merveille, et Fellini aussi, dans un autre genre. Et Fanny et Alexandre, de Bergmann, mais là, on s'éloigne…*

***Angle Mort* : Quel est le lien entre ton travail d'éditeur et ton activité d'écrivain ? Tu as notamment édité deux romans de Iain Banks qui décrivent tous les deux des ambiances post-apocalyptiques.**

Jean-Luc André d'Asciano : Banks est l'un de mes écrivains préférés, sans doute parce qu'il raconte ce qui se passe après, une fois que les humanités ont réglé le problème des formes du corps, de la mortalité et de l'énergie. De fait, je publie les écrivains que je veux lire, où ceux qui me servent de modèles, du moins ceux qui ne sont pas publiés ailleurs… c'est pareil avec les essais : reprendre Monstres et Prodiges, d'Ambroise Paré, ou Sang noir de Bertrand Hell, c'est une manière de nourrir mon imaginaire d'écrivain. Quant à mon intérêt pour la danse, c'est aussi un intérêt pour une forme d'art qui s'occupe du corps, de ses transformations, de ses limites, mais sans rentrer dans les schémas de compétitions du sport… Cela

dit, j'ai affronté l'idée de publier plus de fiction une fois que j'ai commencé à sortir du bois comme écrivain, il doit aussi y avoir des liens plus opaques entre ces deux activités…

***Angle Mort* : Tu as écrit une autre nouvelle dans l'univers du Premier Arbre, mais située bien avant, quand la guerre n'a pas encore ravagé le monde mais que la science a déjà commencé à produire des post-humains. Prévois-tu de continuer à développer cette trame ?**

Jean-Luc André d'Asciano : Grand projet. je voudrais en écrire 6 ou 7. Le premier arbre est la première du cycle, et je voudrais montrer l'avant. Et ouvrir des portes pour me permettre un après. Et faire revenir ce personnage tout en colère et en immortalité, mais peut-être dans un deuxième cycle ? Je vais bien en avoir pour dix ans. Mais avant, je dois terminer un roman sur des frères siamois. Il me reste 7 chapitres à écrire, sur 50… Bientôt la fin, sans doute…

Interview réalisée par René-Marc Dolhen

Une brève histoire des formes à venir

Adam-Troy Castro

Adam-Troy Castro est un auteur prolifique, autant en terme de nouvelles que de romans et, il faut l'avouer, l'équipe d'*Angle Mort* apprécie beaucoup son travail. Il s'agit ici du troisième texte de cet auteur que nous publions dans nos pages, après *Véelles* et *les Mains de son mari* (qui a été nominé au Grand Prix de l'Imaginaire pour la meilleure nouvelle étrangère en 2013). Il n'hésite pas à pousser les postulats de départ de ses récits jusqu'au bout – parfois jusqu'à l'absurde – mais il s'en sert toujours pour évoquer des thématiques très humaines. La nouvelle que nous vous proposons ici s'intéresse à la relation d'une mère à son enfant ; un enfant qui s'avère être un peu particulier…

Le nouveau bébé de Monica ressemblait à beaucoup de bébés de l'époque par le fait qu'elle était née cube. Elle ne possédait aucun organe sexuel externe ou interne, ni aucun organe d'aucune sorte, d'ailleurs, n'étant qu'un solide tiède rempli de protoplasme. Mais, génétiquement du moins, c'était une fille, qui ressemblait autant à sa mère qu'un cube le pouvait. Ce n'était pas grand-chose puisqu'elle n'avait ni yeux, ni nez, ni bouche, ni menton, ni cheveux, rien qu'on puisse charitablement qualifier de visage ou de conformation corporelle, pas même des orifices de taille supérieure à des pores. Mais elle avait hérité du solide appétit de Monica. Placée sur une soucoupe dans une flaque du lait maternel de Monica, elle vibra avec une vive appréciation et tout absorber fut pour elle l'affaire de quelques minutes, qui la rendit aussi dodue et rassasiée qu'une éponge. Pour autant que quiconque puisse en juger, elle était un cube heureux et en bonne santé.

La naissance avait été difficile, étant donné tous les coins mis en jeu. L'accouchement revenait, sur le plan biologique, à forcer une cheville carrée dans un trou rond. Mais il n'y avait aucune raison, assura-t-on à Monica, de s'inquiéter pour le bien-être de sa fille ; celle-ci avait une robuste constitution, et rien n'autorisait à croire qu'elle ne pourrait pas jouir d'une longue, saine et confortable existence, dénuée de tout problème sérieux qui ne soit pas directement lié à l'inconvénient plus général de passer sa vie sous la forme d'un cube. La présence d'impulsions nerveuses confirmait même que l'enfant était capable de penser, sans apporter grand-chose aux spéculations sur le sujet possible de ces pensées. En la regardant dans de bonnes dispositions, on pouvait même la trouver belle parce qu'elle était lisse sur toutes ses faces, nettement dessinée

sur ses arêtes et ses coins, qui ne déviaient pas même d'un millimètre dans toutes ses mensurations. Ce n'était pas le type de beauté que Monica avait en tête lorsqu'elle avait espéré un bel enfant, mais il y avait dans les lignes de sa fille une sobriété, une pureté mathématique, qui invalidait toute envie d'employer des termes comme *défigurée* ou *déformée*.

Monica avait espéré un bébé à l'ancienne, du modèle qui prévalait dans son enfance, ce genre avec des traits ronds, un sourire édenté et baveur, des bras et des jambes boudinés et même — oui, même cela, elle l'attendait avec envie — une extrémité qu'il faudrait essuyer, nettoyer et poudrer à intervalles réguliers. Elle avait voulu un enfant qui la ravirait un jour en l'appelant « Maman » et qui se dresserait enfin sur des pieds mal assurés pour partir en se dandinant, la forçant à lui donner la chasse. Voilà quel aurait été l'idéal. Mais elle savait également qu'à l'époque, les chances d'obtenir un bébé qui ressemblait à ça étaient à peu près d'une sur cent mille, et qu'elles allaient en décroissant. De plus en plus de femmes donnaient le jour à des cylindres, des pyramides, des croix et des rhomboèdres, la vaste majorité de la plus récente génération émergeant sous forme de sphères espiègles. De toutes les jeunes mères que connaissait Monica, une seule avait eu le bonheur d'avoir un bébé en forme de bébé ; et cette mère paraissait véritablement hantée, en poussant le nourrisson dans son landau, consciente que le monde l'observait, se sentant cernée de toutes parts par des légions de kidnappeurs et de pédérastes frustrés. Les mères d'enfants en forme d'enfant devaient veiller à protéger leur progéniture de tels prédateurs, parce que leur nombre demeurait constant alors même que celui des cibles potentielles de leurs intentions ignobles suivait désormais une courbe approchant de l'asymptote zéro sans jamais tout à fait l'atteindre. La plupart des jeunes parents que connaissait Monica avaient eu une certaine

chance d'avoir des sphères capables de rouler toutes seules et de rebondir les unes contre les autres, voire d'apprendre à descendre l'escalier dans une maison, bien que rarement à le remonter. Une sphère, se disait Monica, aurait été une belle option alternative à un bébé traditionnel. Une sphère qu'elle aurait pu conduire au parc, avec laquelle elle aurait pu jouer. Mais s'en plaindre, ce serait comme cracher à la face de Dieu. Un cube avait certainement d'autres talents, d'autres bons côtés à aimer.

Bien entendu, le père et la mère de Monica furent perturbés, non seulement parce que leur fille adolescente avait accouché d'un cube, mais aussi, sans le dire, parce que la couleur brun moka de ce cube suggérait, puisque Monica était blanche, que le père inconnu devait être noir. Papa afficha une franche grimace en prenant la nouvelle venue dans ses mains, ses yeux chassieux perdus à des millions de kilomètres de là tandis qu'il disait adieu à tous les anniversaires à venir à base de tricycles et de gants de base-ball, ou même de maisons de poupée et de bâtons de majorette. Il soupesa le cube qu'il tenait, se demandant à voix haute s'il l'avait attrapé dans le bon sens ou à l'envers et s'il y avait un moyen de savoir si elle se rendait seulement compte qu'on la portait. *On devrait peut-être coller une étiquette dessus,* dit-il, *pour savoir où est le haut*. La mère de Monica fut encore moins subtile, en déplorant : *Elle est carrée*. Un médecin rectifia immédiatement, en disant : *Non, Mme Hufready, elle n'est pas carrée, un carré serait plat. C'est un cube*. Maman mit du temps à absorber la correction et demanda : *Qu'est-ce que ma fille va foutre d'une gamine carrée ?* Impossible d'entendre le ton qu'employait Maman et de ne pas savoir qu'elle ne comprendrait jamais, que même si elle en arrivait à aimer sa petite-fille comme le beau solide géométrique qu'elle était, elle aurait toujours du mal à distinguer les nuances de vocabulaire, recourant des années durant à l'insultant mot en *c* sans jamais tout à fait saisir pourquoi il ne

fallait pas.

Pour sa part, Monica sentit la traction de l'amour maternel à la seconde où on plaça son enfant entre ses mains, en la tournant afin qu'elle puisse constater que son bébé était bel et bien identique sur toutes les faces. Elle appartenait à la jeune génération, celle qui avait grandi à une époque de telles naissances, celle qui avait été préparée à porter et à nourrir une forme chérie toute à elle. Elle voyait dans la nature de sa fille, sa substance, son intégrité, une étincelle divine que tous ses rêves d'une enfant plus conventionnelle ne pouvaient renier. Elle sentit béer largement devant elle un gouffre insondable de responsabilités et, sans aucune réserve, elle y sauta. Interrogée sur le nom à inscrire sur le certificat de naissance, elle déclara aux docteurs : « Elle s'appelle Day. »

Day était une enfant qui se conduisait bien, qui restait couchée dans son berceau en considérant le monde autour d'elle avec une acceptation calme qui jamais ne passait les bornes vers la mauvaise humeur ou le pur caprice. Jamais elle ne pleurait, mais de temps en temps elle bourdonnait. C'était toujours le signe qu'il était l'heure de la nourrir. Elle se comportait comme un ange chaque fois qu'on lui donnait à manger, occupant le centre de toute flaque qu'on lui offrait en devenant visiblement plus dodue au fur et à mesure qu'elle l'absorbait. Elle vibrait, aussi, en présence de sa mère, mais rarement en celle de ses grands-parents, chez qui l'instinct de leur génération n'avait apparemment pas réussi à se mettre en route et qui désignaient la plupart du temps le bébé par le terme « la chose ». Monica fit tout son possible pour démarrer un élan de leur cœur, mais la bataille semblait perdue d'avance et Monica passa de plus en plus son temps à distance d'eux, emmenant Day dans sa

propre chambre afin d'accomplir toutes les tâches maternelles requises dans l'intimité, où elles ne constitueraient pas une source d'irritation permanente.

En dehors de cela, il n'y avait aucune honte. Monica n'éprouvait aucun embarras à conduire Day au parc, où il n'y avait que deux ou trois enfants « normaux » solitaires qui semblaient furtifs et mal à l'aise dans les terrains de jeux encombrés par les formes en majorité immobiles que d'autres parents avaient amenées et disposées parmi les balançoires et les cages à poules en train de rouiller, dans l'espoir que l'environnement suppléerait aux possibilités cinétiques que les capacités limitées de mobilité de leur progéniture ne pouvaient fournir. Le dispositif le plus populaire chez les parents semblait être le bac à sable où pyramides, cubes et rhomboèdres, arrangés en lignes et laissés à interagir de leur mieux, ressemblaient aux bâtiments à demi enfouis d'une ville du désert, assaillis par les séquelles d'une tempête de sable. Une ou deux fois, Monica y plaça Day entre les autres édifices du boulevard miniature, jusqu'à ce qu'elle remarque qu'à la fin de la période de jeux, les parents ne repartaient pas toujours avec les gamins avec lesquels ils étaient arrivés, et excusaient tout accident d'identification en prétextant qu'il était trop difficile de les distinguer les uns des autres.

Certains parents consciencieux s'efforçaient davantage de personnaliser — c'est-à-dire : « changer en une personne » — leurs enfants-formes. Parfois, Monica s'asseyait à côté d'une jeune femme résolue qui habillait son garçon pyramidal, Roger, d'une salopette en jeans qui se boutonnait jusqu'à mi-hauteur de ses pentes convergentes, retenue en place par des bretelles qui s'arrimaient à son unique sommet. La tenue se complétait de fausses jambes en peluche, pendant de sa base. L'effet n'était pas très convaincant, pas même avec la caricature de visage souriant tracée sur une des trois

pentes de Roger, la représentation de deux yeux en gros points et de joues rose chewing-gum s'incurvant en une bouche ravie, qui, sur Roger, ressemblait davantage à des graffiti irrespectueux qu'à une véritable personnification d'enfant. Même lorsque Monica se contraignait à accepter l'intention, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer que la simulation de tête se terminait en pointe, ce qui, à son sens, donnait l'impression que Roger était simple d'esprit. Certes, la mère de Roger avait tenté d'améliorer cette apparence par une petite perruque en bataille et une casquette de base-ball, mais, se disait-elle, que sa forme véritable, dénuée de tous ces semblants, était plus noble ! Elle était primale ; classique. C'était la forme de monuments, de constructions qui duraient éternellement. La pyramide costumée en garçon n'était qu'un subterfuge transparent, un essai de normalité fantasmée dont le résultat paraissait malsain, pitoyable, en comparaison. Il suffisait à Monica de jeter un coup d'œil à sa Day, qui incarnait tellement bien une perfection intrinsèque qu'elle présentait le même aspect sous tous les angles, et elle essayait en vain de se placer dans l'état d'esprit qui aurait pu la pousser à soumettre sa chérie à des humiliations du même genre que celles qu'infligeait la mère de Roger à son fils. Ça semblait être une chimère, anti-maternelle et nocive, sans doute.

En d'autres occasions, Monica s'aventurait jusqu'à la zone enclose où jouaient les sphères. Ç'avait été un terrain de basket, bien qu'on ait retiré les poteaux et les paniers et que le jeu que pratiquaient une vingtaine de sphères de tailles différentes ne ressemble à rien de ce qui avait pu se jouer entre deux équipes. À la différence des cubes qui étaient stables une fois placés dans une position donnée et à qui on pouvait faire confiance pour demeurer où on les avait déposés jusqu'à ce que quelqu'un vienne les changer de lieu, les sphères étaient du pur chaos, plus difficiles à arrêter qu'à lancer, une explosion de potentiel ludique qui se comportait

comme une collection de subconscients en liberté. Elles roulaient à grande allure, certaines pour décrire des orbites prévisibles et d'autres en changeant de trajectoire en fonction du caprice de l'instant. Elles se percutaient. Elles rebondissaient. Elles ralentissaient, feignaient de se reposer, puis accéléraient comme des traînées lumineuses, comme jaillies de la gueule de canons invisibles. Impossible de déterminer si elles jouaient vraiment les unes avec les autres ou, comme Monica en avait l'impression, les unes *contre* les autres. Peut-être percevaient-elles leurs camarades sphères comme des obstacles agaçants et non comme des congénères habitant l'univers. Mais il y avait de l'énergie dans leur jeu, un potentiel qui évoquait à Monica des atomes en collision, en quête d'autres avec lesquels se combiner pour constituer d'étranges substances nouvelles, sans aucune propriété des contributeurs d'origine. Mais quand Monica déposait Day au milieu de tout ce chaos magnifique, simplement pour voir ce qui allait se passer, la réponse était *rien* ; son enfant demeurait en place au centre de tout, sans réaction, un système clos.

Quand Day eut deux ans, le monde connut une légère augmentation de cas de ce qu'on appelait désormais des grossesses traditionnelles. Ce n'était pas grand-chose. Ça ne se chiffrait pas à plus de cinq mille au-dessus que ce qu'on avait laissé entendre à la population. Mais le tohu-bohu autour de cet événement dépassa largement sa signification statistique. Les médias demandèrent : La « peste » est-elle terminée ? L'humanité avait-elle été sauvée de cette étrange mutation ?

Dans quelques courts mois de nouveaux chiffres tomberaient et la réponse aux deux questions se révélerait être *non*. Ce n'était rien

de plus qu'un artefact statistique, le genre de phénomène qui ne se produit que parce les chiffres tombent ainsi ; pas plus significatifs que la curieuse famille qui, à l'occasion, pouvait produire dix fils de suite sans un seul visage de fille parmi eux, sans guère affecter le rapport cinquante/cinquante de la population générale. Lorsque la courbe se lissa, la vaste majorité des jeunes mères continua à pondre des sphères, des cubes, des pyramides et des rhomboèdres, et la courbe sur le graphique qui reflétait le pourcentage des grossesses qui aboutissaient à des bébés en forme de bébés continua à descendre, inexorablement, vers zéro.

Mais tant que l'illusion dura, nombre de gens sautèrent sur ces signes prématurés d'espoir pour lancer des débats sur ce qu'on devait faire de ce qu'ils considéraient comme une génération perdue. On abandonna les enfants-formes, on les jeta, on les mit en adoption. Bien des mères furent pressées par leurs proches de reconnaître que ces choses qu'elles avaient portées dans leur corps, expulsées et soignées étaient, non pas des gens, mais des objets indignes de leur amour dont on pouvait désormais se débarrasser.

Les parents de Monica figuraient parmi ceux qui adoptèrent cette position. Ils firent observer qu'elle n'avait ni exercé de métier, ni fait quoi que ce soit d'autre de sa vie, depuis la naissance de Day. Ils lui répétèrent que tout ce qu'elle faisait, c'était nourrir « cette chose », s'occuper de « cette chose » et parler à « cette chose » comme si « cette chose » pouvait l'entendre. Ils lui expliquèrent qu'elle déployait encore plus de dévouement qu'une mère « normale », mais que c'était un dévouement déversé dans un gouffre noir qui avalait beaucoup plus qu'il ne pourrait jamais rendre. *C'est un parasite*, lui expliquèrent-ils. Elle répliqua qu'on avait toujours pu considérer les bébés comme des parasites qui se nourrissaient de la génération qui leur avait donné naissance ;

pendant un temps, au moins, leur contribution se limitait à des sourires et des gloussements tandis qu'ils réclamaient de la nourriture, de l'attention et de l'énergie. En quoi, voulait-elle savoir, Day était-elle différente ? Cela ne réussissait jamais à clore à la discussion, apparemment, qui revenait à son point de départ, à l'affirmation que Day n'avait rien fait durant sa brève existence sinon grandir en taille et en besoin de nutriments. *Le mot « parasite » ne te plaît pas ?* lui demandaient ses parents. *Parlons de « légume »*. Leur argument voulait que Day ne manifeste toujours aucun signe de pouvoir un jour interagir de façon significative avec les autres. Il n'y avait aucune raison pour que Monica doive continuer à payer le prix de son dévouement pour elle, alors qu'existaient des « endroits » qui pouvaient s'occuper de Day tout aussi bien qu'elle.

Ce ne fut pas une seule conversation. Ou peut-être que si, si on considère qu'une série de conversations, poursuivie sur des jours et des semaines avec seulement de courtes interruptions pour le sommeil et les nécessités de l'existence, formait une seule conversation. Elle ne connaissait jamais de halte. Monica la prit avec calme, puis avec colère, ensuite avec de longs silences amers, et enfin avec faiblesse : *Oui*, dit-elle. *Bien sûr, je ne dis pas que je suis d'accord, mais bon, bon, j'irai jeter un coup d'œil à ces endroits*.

Et ainsi ils se rendirent dans un établissement pour cubes abandonnés. On ne l'appelait pas comme cela. Ça s'appelait un refuge juvénile. Mais il n'était ouvert qu'aux cubes, se spécialisant dans cette forme particulière et aucune autre, allant jusqu'à spécifier dans sa charte que tout enfant dont les parents soumettaient une demande seraient soigneusement mesurés avant acceptation, afin de s'assurer qu'aucun d'eux n'avait de face qui différait dans ses proportions, ne serait-ce que d'un millimètre. Tandis que Day vibrait avec satisfaction sur les genoux de Monica,

l'administratrice, une femme qui semblait elle-même une insolite configuration d'angles droits, expliqua que « trouver sa place » ici n'était pas une préoccupation sociale mais physique. On conservait les enfants sur des étagères, empilés par trois, et si certains avaient la moindre disproportion dans leurs mensurations, ils causaient une instabilité dangereuse chez ceux qu'on empilait au-dessus. Mais — elle sourit — il n'y avait aucune raison de penser que ce serait un problème avec Day, qui était absolument charmante. Dans son case, l'examen ne serait, sans aucun doute, qu'une simple formalité.

Monica et ses parents eurent droit à la grande visite et ne furent pas surpris, dès lors, de constater que l'endroit était, de façon très littérale, un lieu d'entreposage des enfants non désirés. Les étagères s'étiraient dans la pénombre à quatre mètres au-dessus d'un sol en ciment froid sur la longueur d'un stade de football, chacune chargée de cubes, dont les tailles allaient du nouveau-né à l'adolescent, ces derniers si grands qu'ils auraient pu contenir des consoles de télévision à l'ancienne. Un jet d'arrosage se déplaçait sur un rail le long d'une allée, les aspergeant d'un liquide qui, expliqua l'administratrice à Monica, avait été formulé pour remplir tous leurs besoins nutritionnels. Un autre qui projetait une fine brume les lavait. Des haut-parleurs stéréo jouaient une douce musique instrumentale tandis que les cubes vibraient, demeurant à l'unisson. Des particules de poussière dansaient dans la froide lumière tamisée. Le père de Monica demanda à l'administratrice s'ils avaient mis en place un système pour déterminer quel enfant était qui, et elle indiqua un panneau au bout de chaque rangée, qui détaillait la gamme de numéros de ceux entreposés sur chaque étagère (« 1200-1503 », par exemple). Les noms, dit-elle, étaient mis à jour chaque semaine et conservés hors site, pour des raisons pratiques, mais ils n'importaient pas tant que ça, puisqu'il ne s'agissait pas d'enfants susceptibles de venir quand on les appelait.

Le silence et l'apparent assentiment de Monica et de ses parents encouragèrent l'administratrice à bavarder. Elle leur parla de l'incident le plus mémorable dont ait souffert l'établissement, un cas où aucun des employés n'avait remarqué que le cube au sommet de la pile avait subi une poussée de croissance plus rapide que celle des cubes sur lesquels il reposait, et il s'était produit une cascade qui avait d'abord renversé cette pile et puis les voisines, avec pour résultat un empilement d'objets vibrants qui, bien que n'étant pas blessés, présentaient un défi assez peu fréquent lorsqu'on s'occupait d'autres enfants, puisque ceux-ci étaient sans visage et identiques. Il avait fallu une batterie de tests ADN, entrepris à grands frais, pour déterminer quel enfant était qui, non que nul dans l'établissement n'estime que cela avait une grande importance.

Monica demanda la permission de placer Day sur une des étagères, simplement de façon expérimentale. L'administratrice eut un large sourire et l'invita à le faire tout de suite. Monica déposa Day sur un espace vide, murmura qu'il ne fallait pas s'inquiéter parce que Maman allait revenir tout de suite, et s'éloigna, ne s'arrêtant que lorsqu'elle fut à trois mètres de distance, puis de nouveau à six, et enfin encore à quinze. Il était difficile de distinguer Day parmi tous les autres cubes. Impossible de la distinguer de ceux qui avaient sa taille. Mais Monica songea à toutes les occasions où elle s'était trouvée dans des lieux publics, rues passantes, stades ou auditoriums, à contempler des foules de centaines, voire de milliers de gens — la façon dont tous ces visages, aussi uniques qu'ils aient pu être en tant que Jœ, Sue, Brad ou Laura, étaient réduits par leur seul nombre à l'état de pixels mobiles composant une grande mosaïque avec pour unique identité celle de la foule. Il n'était pas facile de repérer une seule personne dans ces endroits non plus, parce qu'elles se ressemblaient toutes,

ne devenant un être distinct de tous les autres que lorsqu'on s'approchait d'eux et qu'on les examinait pour trouver les indices qui les individualisaient. Elle se demanda si quelqu'un parmi les employés de l'entrepôt prenait parfois un cube pour sentir sa chaleur contre sa personne. Mais surtout, elle se demanda combien d'entre eux étaient en train de hurler.

Les sphères se soulevèrent l'année où Day eut quinze ans. À cette époque, il y avait des années que Monica n'était plus capable de tenir sa fille unique sur ses genoux, ou de la prendre dans ses bras. Désormais Day avait la taille d'un lave-linge et on ne pouvait plus la déplacer, sinon avec un diable ; à la vitesse à laquelle elle grandissait, on ne pourrait bientôt plus la faire sortir du petit studio de Monica sinon en abattant un des murs. Elle était de loin le meuble (de fait) le plus important d'un logis qui ne comprenait guère qu'une kitchenette, un canapé convertible et une télévision d'occasion.

Monica qui, depuis qu'elle avait rompu tout contact avec ses parents, exerçait deux emplois pour entretenir l'appartement, restait aussi attentionnée qu'une mère pouvait l'être en de telles circonstances. Elle s'astreignait à prendre chaque matin le petit déjeuner avec Day ; Day absorbant le contenu d'une éponge saturée d'aliments pour forme, Monica employant la face de Day orientée vers le plafond comme la table de salle à manger pour laquelle elle n'avait pas de place, sinon. Day était, à défaut d'autre chose, quelqu'un de prévenant sur qui manger. Elle absorbait les liquides renversés et aux yeux maternels de Monica semblait particulièrement raffoler de café.

Monica continuait à parler tout le temps à Day, lui disant qu'elle était spéciale, l'assurant qu'elle était aimée. Monica n'avait aucun moyen de savoir si son enfant en entendait ou appréciait la moindre part, et bien qu'elle s'accroche à sa foi avec une férocité que ses rares amis jugeaient héroïque sinon illusoire, ces doutes la submergeaient parfois, menant à des nuits d'insomnie et au sentiment que toute l'énergie de sa vie était déversée dans un gouffre noir.

Le petit studio devint une forteresse lorsque les sphères se rebellèrent, par millions et millions d'un seul coup, une révolution déclarée au même instant dans cent grandes villes autour du monde, bien qu'il soit difficile de dire quels griefs elles estimaient avoir, ou de quelle cause elles pouvaient se faire les championnes, hormis l'anarchie. Des milliers, de tous âges, des nouveau-nés aux presque-adultes, dévalèrent l'escalier de la place d'Espagne à Rome, des milliers d'autres le long des pentes zigzagantes de Lombard Street à San Francisco, des quantités inconnues rebondissant à haute altitude de gratte-ciel de verre en gratte-ciel de verre à Tokyo dans ce qui correspondait à la plus terrifiante partie de Pachinko jamais jouée. Les villes dotées de collines escarpées étaient les plus vulnérables, bien sûr, mais les sphères ne dédaignaient pas d'adapter leurs actions de terreur aux possibilités locales : voyez ce qu'elles firent à Saint-Louis, où, par centaines, elles poussèrent des innocents qui hurlaient à franchir la Gateway Arch, dans les deux sens, en comptant des buts.

Dans la ville où vivait Monica, elles se bornèrent à de la casse, crever les pare-brise des automobiles, renverser les camions, et elles mirent un point d'honneur à visiter chacun des magasins de porcelaine de la communauté urbaine. Monica passa cette longue nuit pelotonnée dans son studio, assurant Day que tout allait bien se

passer tandis que le fracas de la peur et de la destruction faisait trembler ses vitres. Elle se perdit dans de sinistres réflexions sur le prix qu'il faudrait payer pour tout cela, le prix qui serait sans aucun doute exigé d'innocents comme Day, incapables de mener une guerre contre qui que ce soit. Les sphères, se dit-elle avec férocité, étaient par nature des fauteurs de trouble. Elles étaient capables de rotation ; c'étaient par conséquent des révolutionnaires. Ce n'était pas seulement leur privilège, mais leur nature de suivre la voie de moindre résistance, quoi qu'il puisse y avoir devant elles. C'était juste la façon dont elles avaient tourné. Mais les cubes, comme Day ? Ils étaient stables, fiables et ne se plaignaient de rien. Ils recevaient de l'amour et n'en demandaient pas davantage. Quelle horreur ce serait, qu'on les mette désormais sur le même plan que de tels délinquants.

Mais au matin les bruits de destruction cédèrent la place à un étrange silence qui persista jusqu'à ce que le soleil atteigne son zénith dans le ciel. Monica se risqua toute seule au rez-de-chaussée et découvrit ce que savaient déjà ceux qui avaient quitté leur maison : que ce qui avait pu pousser les sphères à cette folie destructrice paraissait avoir épuisé, non seulement leur fureur, mais aussi leur volonté de vivre. Partout où Monica posait les yeux, dans toutes les directions, les sphères demeuraient à l'endroit où elles s'étaient arrêtées, ne bougeant que lorsque certaines des personnes qu'elles avaient terrorisées les envoyaient d'un coup de pied contre un mur ou les frappaient avec des clubs de golfs ou des battes. Certaines, endommagées par leur folie furieuse de la nuit écoulée, avaient tellement perdu de leur capacité à rebondir qu'elles ne réagissaient plus à toute chute d'une certaine hauteur par un rebond exubérant, mais par un choc morne et indifférent. En parcourant la ville, Monica vit des ouvriers débarrasser des rues les formes sans résistance pour les charger dans des camions ; et elle sut qu'à

travers le monde entier, toutes celles qui ne seraient pas réclamées par de loyaux parents seraient emportées quelque part, hors de vue, où on pourrait les empiler en pyramides, les refouler dans des canyons avec des pelleteuses ou de façon générale les oublier. Pour la première fois au cours d'une vie passée à considérer comme un article de foi que son cube avait une âme, elle se surprit à douter que tous les enfants-formes en aient une, et à se demander s'ils se soucieraient seulement d'être rejetés de cette façon. Mais quelle autre solution y avait-il ? Tolérer ce qu'ils avaient fait ? Les laisser où ils avaient atterri en comptant bien qu'ils ne recommencent plus jamais à saccager le panorama ? Non qu'elle n'ait pas de réponse. Mais toutes celles qui lui venaient lui donnaient l'impression d'être salie. La journée était chaude, mais elle s'entoura de ses bras, grelottant d'un froid qui trouvait son origine au plus profond de ses os.

Avant de regagner son appartement pour voir comment allait Day, elle s'arrêtait sur les berges du fleuve, où avaient abouti certaines des plus petites sphères. Des centaines, s'échelonnant en taille de la balle de golf au ballon météo, avaient atterri dans l'eau et flottaient au fil du courant vers la mer, où, supposait-elle, leur prochaine aventure serait de servir de jouets aux dauphins. Elle jugea que c'était un destin qui en valait bien un autre.

Au bout d'un moment, Monica ramassa une des petites boules qui avait atterri sur la berge, et qui, à en juger par sa taille, ne devait pas avoir plus de six mois. Elle lui parla, lui demandant si elle était capable de lui dire quoi que ce soit qui l'aiderait à les aider ou, à tout le moins, expliquerait ce qui, durant leurs brèves existences, avait pu les rendre amères au point d'avoir dû se tourner vers la violence. Naturellement, la sphère ne répondit pas. Monica demanda à la boule si elle pouvait lui dire quoi que ce soit qui

puisse aider Monica à comprendre sa fille, qui était si près d'être trop grande pour vivre à la maison. Encore une fois, la sphère ne répondit pas. Des larmes jaillirent des yeux de Monica et elle s'écria : *Au moins tu pouvais bouger ! Au moins tu as pu connaître une aventure !* Mais il n'y eut aucune réponse et, dans un accès de colère et de rancœur, Monica jeta le nourrisson dans le fleuve, d'une certaine façon pas surprise qu'il n'atterrisse pas dans une seule éclaboussure mais ricoche sur les vagues, touchant l'eau çà et là mais, entre ces moments d'impact, demeurant en vol, comme un être rebelle et libre.

Neuf mois plus tard, le tout dernier enfant-forme — un vague tortillon, semblable à une bande de macaroni tordu — naquit à Jakarta. Les bébés en forme de bébés recommencèrent à garnir la Terre. Il vaut la peine de noter que personne ne trouva jamais d'explication scientifique ou théologique raisonnable aux presque deux décennies qui avaient vu un changement si radical dans la fonction reproductive de l'humanité ; et ça ne parut guère avoir d'importance, du moment que ça ne recommencerait plus. Mieux vaut peut-être laisser les explications aux philosophes, qui persistent à chercher un sens même à ces mystères de la vie qui demeurent aléatoires, absurdes, ou si subtils dans leurs mécanismes intérieurs que les examiner est aussi destructeur pour le miracle même que de disperser les pièces d'une montre de poche.

Pour nous tous, le sens arrive par épisodes. Ce pourrait être une réalité, et ce pourrait être un vœu pieux. Nous ne pouvons que rapporter les faits en espérant qu'ils fourniront une conclusion.

À savoir :

Bien des années plus tard, une voiture de location traverse le désert, empruntant une sortie non identifiée afin de quitter la route asphaltée pour une piste en terre qui conduit la personne au volant le long de collines basses vers une vallée cachée de l'autre côté. Soulevant un nuage de poussière comme une traînée de comète, elle franchit un portail peu utilisé et descend dans une vaste caldera qui, de loin, ressemble à une installation récente construite à la hâte, avec des bâtiments préfabriqués. C'en est en fait une, parmi tant d'autres autour du monde. Des jets d'eaux arrosent les cubes, les sphères et les tortillons immobiles, créant des arcs-en-ciel dans un air qui, laissé à lui-même, serait poussiéreux et aride.

La voiture se gare à un emplacement qui a été délimité dans ce but et il en émerge une femme aux cheveux d'argent, mais encore énergique, plissant des yeux face au dur soleil du désert. Elle contemple les survivants d'une génération, dont désormais les plus gros mesurent trois fois sa propre taille, mais qui demeurent toujours aussi dénués de voix et d'affects qu'ils l'ont toujours été. Chaussant une paire de lunettes de soleil miroir, elle pousse un soupir et emprunte des sentiers ordonnés en croisant un très petit nombre d'autres visiteurs, atteignant enfin un certain cube parmi beaucoup d'autres, auquel elle a si souvent rendu visite qu'elle pourrait sans doute le retrouver dans son sommeil. Nul autre qu'elle ne verrait dans cette forme particulière, qui la domine à présent comme un monument, quoi que ce soit susceptible de la distinguer de toutes les autres de sa rangée ou de celles qui la flanquent. Mais elle sourit tristement en la voyant. Pour elle, la forme devant elle a un caractère individuel différent de tous les autres. C'est une personne.

Certes, Day arbore aussi certains ravages du temps. Sa face

tournée vers l'est présente quelques dégâts dus au soleil, et une traînée sur la face nord montre une vilaine décoloration, vestige de la dernière fois où on a dû la poncer au jet à cause de graffiti. Mais elle vibre comme toujours en présence de sa mère, qui place sur son flanc une seule main ridée et lui dit des mots très semblables à ceux qu'elle a prononcés au cours de nombre d'autres visites. Nous n'avons pas besoin de savoir exactement ce que dit la femme aux cheveux d'argent. Nous pouvons sans doute l'imaginer et reconstituer sa teneur à défaut des mots eux-mêmes. Ce qu'elle dit n'est ni subtil ni chargé de sens, et n'apparaîtra jamais dans aucun livre. Mais cela remplit son but, en rompant le silence et en améliorant l'âpreté de l'air du désert.

Mais enfin arrive le temps de terminer la visite. La femme aux cheveux d'argent chuchote quelques derniers mots, laisse sa main droite caresser le flanc de la vaste forme devant elle, et se retourne pour prendre congé. Jamais, auparavant, elle ne s'est retournée. Pourtant aujourd'hui quelque chose — l'instinct maternel peut-être, ou peut-être une voix qu'elle seule peut entendre — la pousse à se retourner avant d'avoir parcouru vingt pas. Et cette fois-ci elle voit sur son étrange fille une chose qu'elle n'avait jamais constaté avant : une modification sur la plus proche de ses faces, jusqu'ici dénuée de traits distinctifs. C'est une ouverture rectangulaire, haute de deux mètres dix et large d'un mètre vingt, montant à partir du lopin de terre qui est devenu le domicile permanent de Day.

La femme aux cheveux d'argent revient vers ce qu'elle n'a aucune difficulté à reconnaître comme une porte, et laisse ses doigts glisser de haut en bas sur l'embrasure, emplie d'émerveillement devant sa soudaine apparition. Elle s'en détourne et regarde des deux côtés de l'allée entre les autres enfants de la génération de sa fille, afin de s'assurer que personne ne regarde. C'est effectivement

le cas. Day a choisi le moment parfait. Ce geste n'est destiné qu'à une seule.

Au-delà de l'ouverture, la femme aux cheveux d'argent ne peut voir que de l'obscurité, même en retirant ses lunettes de soleil et en s'abritant les yeux de la lumière crue. La nature précise des réponses à trouver à l'intérieur ne lui est pas fournie, pas ici, à l'extérieur. Mais elle ne perçoit aucune menace : rien que l'accueil que les jeunes sont censés offrir aux vieux, quand la plus inexorable des nombreuses transitions de la vie transfère la responsabilité des uns aux autres.

Avec un autre coup d'œil des deux côtés de la rangée, juste pour s'assurer qu'on ne l'observe toujours pas, la femme aux cheveux d'argent murmure les premiers mots qu'elle a jamais eu la possibilité de prononcer en réponse à une action accomplie par Day de sa propre volonté. « Très bien, dit-elle. Tu es gentille. »

Alors elle fait le premier pas et sa fille la laisse entrer.

■

Traduit de l'anglais par Patrick Marcel

Parution originale : « The Thing About Shapes to Come », dans *Lightspeed magazine 44*, janvier 2014.

Interview
Adam-Troy Castro

***Angle Mort* : Pouvez-vous vous présenter aux lecteurs français ?**

Adam-Troy Castro : Avec plaisir, bien que j'ai eu des publications en français avant. Mon nom est Adam-Troy Castro. Je suis né aux États-Unis dans l'état de New York et j'ai vécu les deux dernières décennies en Floride. J'ai publié de la *fantasy*, de la science-fiction et de l'horreur au sein de 26 livres dont 16 romans. Actuellement, mon travail le plus connu est une série de romans pour enfants s'intéressant aux aventures d'un très étrange et courageux petit garçon nommé Gustave Gloom.

***Angle Mort* : Quelles sont vos principales influences modernes et classiques en Science-Fiction, horreur et fantasy ?**

Adam-Troy Castro : Je suis venu à la fiction fantastique au travers des travaux de Arthur C. Clarke, Robert Sheckley, H.G. Wells, Harry Harrison, Richard Matheson, Robert Silverberg et Harlan Ellison, en empruntant un peu de chaque pour bâtir mon esthétique du récit. Les auteurs d'horreur comme Stephen King et

Robert McCammon ont constitué pour moi la seconde et la troisième vague d'inspiration. Je note, cependant, que j'ai été substantiellement inspiré par des écrivains au dehors du champ du fantastique. Je n'aurai pas été ce que je suis sans l'influence des écrivains de mystères Ed McBain, (duquel j'ai tiré ce que j'avais besoin de savoir au sujet de l'artisanat du dialogue), Donald Westlake (qui m'a enseigné beaucoup de ce que je sais de l'art de planter une description en une phrase), et "Ellery Queen", (qui m'a appris l'art de construire de meilleurs pièges à souris). Il y a aussi John Steinbeck, Sinclair Lewis, Alexandre Dumas, et dans la construction de ma philosophie personnelle, Mark Twain.

Tout ceci me fait prendre conscience que mes premières influences semblent être des hommes, ce dont j'ai bien conscience, mais mes influences secondaires incluent un certain nombre de femmes. J'ai écrit une histoire, *Of A Sweet Slow Dance In the Wake of Temporary Dogs*, préselectionnée au Nebula, qui très certainement n'a pas peur d'afficher mon profond amour pour l'œuvre d'Ursula Le Guin.

***Angle Mort* : Par quels aspects de l'œuvre de Ursula Le Guin êtes vous touché ?**

Adam-Troy Castro : Mon amour pour Le Guin s'étend à nombre de ses nouvelles et romans, mais il est le plus visible dans *Of A Sweet Slow Dance In the Wake of Temporary Dogs*, qui était une tentative d'écrire une histoire suivant les lignes de *The Ones Who Walk Away From Omelas*. Ce sont deux histoires très différentes et la mienne tient en elle même, mais quoiqu'il en soit, c'était encore une réaction littéraire : le défi que je me fixais d'atteindre la même barre haute. Les autres peuvent juger si j'ai réussi à m'en rapprocher, la question n'est pas de battre le maître mais seulement

de l'honorer par cette tentative consciente.

***Angle Mort* : Votre blog est plein d'articles sur la politique américaine. Vos réflexions politiques sont-elles quelque chose interférant avec votre œuvre ?**

Adam-Troy Castro : Seulement si je les autorise à occuper une trop grande part de mon temps, ce qui arrive parfois concernant des indignations récentes. Le plus souvent, une diatribe passionnée fonctionne comme une sorte de gymnastique mentale.

***Angle Mort* : Beaucoup d'articles de votre blog traitent aussi de films. Quel influence a eu le cinéma sur votre écriture ?**

Adam-Troy Castro : J'adore les films, et je peux vous dire que des œuvres aussi importantes que celles de Akira Kurosawa, Sergio Leone, Stanley Kubrick, Robert Altman et Sydney Lumet restent instructives non seulement sur la façon de raconter une histoire mais aussi sur le pourquoi d'en raconter une.

***Angle Mort* : Une part de vos œuvres repose sur des jeux sur des schémas issus de l'horreur, du gore, de la science-fiction ou d'autres genres. Est ce un désir conscient d'expérimentation, ou est-ce seulement l'histoire qui fixe le niveau de ce mélange ?**

Adam-Troy Castro : Je donne toujours la même réponse à cette question. Je m'ennuie, je m'ennuie terriblement. Je m'ennuierai facilement si je devais seulement lire ou voir le même type de chose. Et donc comment ne m'ennuierai-je pas si j'écrivais toujours le même genre de chose ? Ce n'est pas que je n'envie pas les auteurs qui recrachent, roman après roman, quelques personnages de série

qui continuent de sacrémement faire la même chose livre après livre. Mais je suis incapable de faire cela sans me demander « Tu sais, pourquoi pas faire un western cette fois-ci ? Ou une histoire d'amour comique ? » Des fois, je débute une histoire sans avoir aucune idée où ses prémices vont me mener, et c'est exactement ce qui est arrivé avec le conte que *Angle Mort* présente aujourd'hui.

Interview réalisée par Georges Subrenat

Traduit de l'anglais par Georges Subrenat

Une greffe à deux voies

Sarah Pinsker

Sarah Pinsker a commencé à publier des nouvelles en 2012, dans de nombreux magazines comme *Asimov's*, *Strange Horizons*, *Fantasy & Science Fiction*, *Lightspeed*, *Daily Science Fiction*, *The Journal of Unlikely Cartography*, *Fireside*, *Stupefying Stories*, et dans des anthologies comme *Long Hidden*, *Fierce Family* et *Accessing the Future*. Elle a remporté le *Sturgeon Award* en 2014 pour son récit *In Joy, Knowing the Abyss Behind* et vient de gagner le *Nebula* dans la catégorie *best Novelette* pour *Our Lady of the Open Road*.

Dans le récit que nous vous proposons, *Une Greffe à deux voies*, elle exploite un thème récurrent dans la science-fiction – l'augmentation humaine – tout en lui apportant une touche d'humanisme, s'interrogeant sur les possibilités de rester soi-même après avoir subi une « augmentation » du corps. C'est son premier texte publié en français.

Andy se fit tatouer le nom de Lori sur son avant-bras gauche au cours d'une soirée arrosée, l'année de ses dix-sept ans. Dans sa totalité, l'inscription disait : « Lori & Andy, pour toujours et à jamais » — toute en majuscules, réalisée par sa meilleure amie Susan avec son matos de tatouage fait maison. Elle était fière comme tout de ce dernier, fabriqué à partir de piles neuf volts, de quelques composants d'un vieux lecteur DVD et d'un stylo à bille. Le tatouage était hideux et faisait un mal de chien, et il s'avéra qu'il n'était pas du tout au goût de Lori. Elle largua Andy deux semaines plus tard, juste avant de partir pour l'université.

Quatre ans après, ce fut le bras droit d'Andy qui se retrouva broyé dans la moissonneuse. Le membre y passa tout entier, jusqu'à l'épaule, la clavicule droite et tout ce qui s'y rattachait. Ses parents prirent la décision quand il était encore inconscient. Il se réveilla dans une chambre d'hôpital à Saskatoon avec un bras robotisé et un implant dans la tête.

— Interface neuronale directe, déclara sa mère, comme si cela expliquait tout.

Elle parlait sur le ton qu'elle avait employé quand il avait cinq ans pour lui expliquer où allait le bétail quand on le faisait monter dans les camions. Elle se tenait au bord de son lit d'hôpital, les bras croisés et les doigts pianotant sur ses biceps musclés, comme si elle était impatiente de retourner à la ferme. Les rides sur son front et la crispation de sa mâchoire indiquèrent à Andy qu'elle était inquiète, même si rien ne transparaissait dans ses paroles.

— Ils ont mis des électrodes et une puce dans ton cortex moteur, poursuivit-elle. Tu es bionique.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il essaya de bouger la main droite pour se toucher la tête, mais

la main ne répondit pas. Il se servit de la gauche et ses doigts rencontrèrent des bandages.

Son père prit la parole depuis sa chaise près de la fenêtre, les yeux dans l'ombre de sa casquette John Deere :

— Ça veut dire que tu as un bras prototype et qu'un tas de gens aimeraient bien savoir ce que ça va donner. Ça pourrait aider pas mal de monde.

Andy regarda là où son bras aurait dû se trouver. Les zones où la chair rejoignait la prothèse étaient dissimulées par des bandages ; plus bas, l'éclat du métal neuf et le noir mat des câbles. Le nouveau bras ressemblait un peu à leur énorme rampe d'irrigation, tout en arêtes, en arcs et en tuyaux. Il se terminait par une pince : un pouce et des doigts fusionnés. Andy essaya de se remémorer les particularités de sa main droite : les taches de rousseur sur le dos, la cicatrice laissée par le frottement des cordes sur ses articulations, les cals sur la paume. Qu'avaient-ils fait de son bras ? Était-il dans une poubelle quelque part, catalogué comme déchet médical ? Il devait être salement en bouillie, sinon ils auraient essayé de le recoudre.

Il regarda l'autre bras. Une perfusion était plantée dans le *Toujours* de son tatouage. Il avait l'impression d'avoir mal quelque part, mais il ne sentait pas grand-chose. Peut-être que la perfusion était là pour ça. Il tenta à nouveau de lever son bras droit. Celui-ci refusa encore de bouger, mais cette fois il ressentit une douleur dans la poitrine.

— Les prothèses ne sont pas censées ressembler à des bras, de nos jours ? demanda-t-il.

Sa mère, pragmatique, se chargea de lui répondre.

— Celles dont tu parles sont loin d'être aussi pratiques. Plus tard tu pourras remplacer cette main-là par une plus réaliste, si tu veux, mais pour avoir le plein usage de ton bras, ils disent qu'il faut l'interface neuronale. Il ne restait pas assez de nerfs pour envoyer

les impulsions vers une main, sinon, même avec un machin ultra sophistiqué.

Il comprenait.

— Comment je m'en sers ?

— Tu ne t'en sers pas, pas avant un moment. Mais ils ont pu le fixer tout de suite. Dans le temps, ils auraient attendu que le moignon guérisse avant de te l'installer, mais là ils ont dit qu'ils devaient se lancer et la fixer.

— Tu n'as pas de moignon, de toute façon. (Son père fit le geste de couper sa propre épaule pour souligner ses paroles.) Tu as de la chance d'avoir encore une tête.

Il se demanda quelles avaient été les autres options, si seulement il y en avait eu. C'était plutôt logique que ses parents choisissent celle-ci. En Saskatchewan, leur ferme avait toujours été en première ligne question nouvelles technologies. Ils croyaient en l'automatisation. Ils aimaient travailler la terre avec des machines, la quadriller avec des feuilles de calcul et des bases de données, labourer les champs depuis le confort de leur bureau.

Andy, lui, était pour le retour aux sources. Il aimait sentir le soleil sur son visage. Il avait un attelage de Shire pour le labour, et leur fumier lui servait d'engrais. Quand venait le temps de la moisson, il utilisait la vieille moissonneuse diesel de son père, sa plus grande concession à la vitesse et à l'efficacité. Et maintenant, elle lui avait pris son bras. Il ne savait pas si c'était un argument en faveur de ses chevaux et de ses tracteurs, ou en faveur des machines automatisées de ses parents. Les machines pouvaient emporter votre clôture si vous vous trompiez dans la programmation des coordonnées, mais à moins que vos calculs soient vraiment à côté de la plaque, elles n'arriveraient sans doute jamais jusqu'à votre bureau. D'un autre côté, c'était lui et personne d'autre qui avait eu la stupidité de plonger son bras dans la barre de coupe coincée.

Le monde d'Andy se réduisit aux limites de sa chambre d'hôpital. Debout près de la fenêtre, il décryptait le temps et réprimait l'envie impérieuse d'appeler ses parents, qui s'occupaient de sa petite ferme voisine de la leur en son absence. Avaient-ils terminé de moissonner avant les premières gelées ? Avaient-ils rapproché le poulailler de la maison ? Il était obligé de se fier à eux.

Le docteur ne tarda pas à lui retirer ses calmants.

— Vous êtes en bonne santé, déclara-t-il. Mieux vaut affronter la souffrance que devenir accro aux opiacés.

Andy opina en se disant qu'il saurait faire face. Il connaissait les douleurs du travail physique, des jours où vous travaillez jusqu'à tout juste tenir debout, et là un Shire décale son poids sur une autre jambe et vous écrase le pied, et vous devez quand même vous lever pour bosser le lendemain.

Mais maintenant son corps lui transmettait tout un nouveau dialecte de souffrance : des douleurs superposées à d'autres, des élancements dans des zones qui n'existaient plus. Il apprit à faire la différence entre les douleurs cinglantes et poignantes, entre un point sensible et une brûlure. Quand le pire se fut déchaîné sur lui, une tornade interminable, le docteur lui donna le feu vert pour commencer à utiliser son bras.

— Tu apprends vite, mon pote, lui dit son ergothérapeute quand il eut maîtrisé la prise en main d'une brosse à dents. (Brad était un Assiniboine baraqué, de deux ans seulement plus vieux qu'Andy, et habité d'un enthousiasme à toute épreuve.) Demain, tu pourras essayer de t'habiller tout seul.

— Vite, c'est relatif.

Andy posa la brosse à dents, puis tenta de la reprendre. Il l'éjecta de la table.

Brad sourit, mais ne fit pas mine d'aller la ramasser.

— Bah, c'est une habitude à prendre, hein ? Tes muscles ont de nouveaux rôles à apprendre. Et puis une fois que tout ça sera passé,

la vraie éclate commencera avec cet appareillage.

La vraie éclate serait intéressante, si jamais il parvenait jusque-là. Les fonctions spéciales. Il allait devoir apprendre à interpréter le signal de la caméra située sur son poignet, reliée directement à son cerveau. Il y avait des lampes torche et des données télémétriques corporelles à activer et désactiver. Il était impatient de mettre vraiment ces équipements à l'épreuve : explorer les recoins obscurs d'un moteur, retourner un veau qui se présente par le siège. C'était le genre de leçons qui méritaient qu'on s'accroche. Andy se baissa et se concentra pour refermer sa main sur la brosse à dents tombée par terre.

Peu avant le jour de sa sortie, une infection se déclara sous son aisselle. Le docteur lui donna des antibiotiques et draina le fluide. Cette nuit-là, transpirant de fièvre, il rêva que son bras était une route nationale. À son réveil, l'impression persista.

Andy n'avait jamais rien voulu d'extraordinaire. Il avait voulu que Lori l'aime, pour toujours et à jamais, mais elle ne l'aimait pas, point à la ligne. Quand il était petit, il avait réclamé le veau qui avait les yeux bleus, Maisie ; il l'avait gardée jusqu'à ce qu'elle soit assez grande pour être vendue, point à la ligne. Il n'avait jamais envisagé de faire quoi que ce soit à part travailler ses terres à côté de la ferme de ses parents, et reprendre celle-ci quand ils seraient à la retraite. Il était inutile de vouloir plus.

Maintenant, il voulait être une route, ou du moins son bras droit le voulait. Il le souhaitait même avec une ardeur qui stupéfiait Andy, un désir muet provenant à la fois de l'intérieur et de l'extérieur de lui. Non, c'était plus que cela. Son bras ne voulait pas seulement être une route. Il savait qu'il en était une. Pour être précis, une portion d'asphalte à deux voies, longue de quatre-vingt-dix-sept kilomètres, dans l'est du Colorado. Une portion qui menait droit vers les montagnes, mais qui se satisfaisait de ne pas les

atteindre. Des barrières de chaque côté, des barbelés et des prairies.

Andy n'était jamais allé dans le Colorado. Il n'avait jamais quitté la Saskatchewan, pas même pour aller à Calgary ou Winnipeg. Il n'avait jamais vu de montagnes. Il était pourtant capable de décrire leur silhouette qui se découpait dans le lointain, ainsi que les numéros des étiquettes accrochées aux oreilles des vaches à tête blanche ; ce n'était donc pas le produit de son imagination. Il était lui, et il était aussi une route.

— Prêt à retourner au boulot, mon vieux ? Comment tu te sens ? lui demanda Brad.

Andy haussa les épaules. Il savait qu'il devrait parler de la route à Brad, mais il ne voulait pas s'attarder plus longtemps à l'hôpital. Déjà que ses parents avaient dû finir la moisson à sa place, en se plaignant tout du long de ses machines archaïques… Il n'allait certainement pas prendre le risque d'être retenu ici.

— L'infection a disparu, mais ce truc est bavard. Il faut encore que je m'y habitue, dit-il – et c'était la vérité.

Son bras l'informait de la température, des niveaux de divers polluants dans l'air. Il l'avertissait quand Andy ne se ménageait pas assez sur le tapis de course. Et puis il y avait la route.

Brad se tapota le front.

— Tu te souviens comment bloquer l'afflux de données si elles sont trop nombreuses ?

— Ouais. Ça va aller.

Brad sourit et s'empara d'une glacière qu'il avait amenée avec lui.

— Super, mec. Dans ce cas, aujourd'hui tu vas bosser sur des œufs.

— Des œufs ?

— Tu es fermier, non ? Tu dois pouvoir ramasser des œufs sans les casser. Et puis il faut que tu te fasses à manger. Crois-moi, ça c'est le niveau expert. Plus dur que tous ces machins sophistiqués.

Tu maîtrises les œufs avec cette main, tu décroches ton diplôme.

Une semaine plus tard, Brad et les docteurs lui donnèrent enfin la permission de partir.

— Tu veux conduire ? demanda son père en lui tendant les clefs de sa camionnette.

Andy secoua la tête et alla se placer côté passager.

— Je ne suis pas certain d'arriver à passer la seconde. Il faudra peut-être que je prenne une automatique à la place de celle-ci.

Son père lui jeta un coup d'œil à la dérobée.

— Peut-être. Ou bien tu pourrais t'entraîner un peu autour de la ferme ?

— Je n'ai pas peur. Je suis seulement prudent.

— Très bien, très bien.

Son père démarra le moteur.

Il n'avait pas peur, mais c'était plus que de la prudence. Au début, la joie de se retrouver chez lui éclipsa cette impression étrange. L'impression de la route. Il pratiqua les exercices qu'on lui avait enseignés en kinésithérapie. Ils lui avaient réappris à se raser, à cuisiner et à se laver, et il réapprit tout seul à panser et à harnacher les chevaux. Il retrouva ses potes de son ancienne équipe de hockey au bar de la ville, pour essayer de se prouver que tout était normal.

Graduellement, son mal-être prit de l'ampleur. Comment pouvait-on être une route, en un endroit donné, et cependant ne pas s'y trouver ? Tout lui semblait en décalage. Il avait toujours adoré manger, mais maintenant la nourriture n'avait plus de goût. Il s'obligeait à cuisiner, mâcher, avaler. Il se fixa des objectifs en nombre de bouchées à ingurgiter durant chaque repas.

Il avait perdu du muscle à l'hôpital et maintenant il maigrissait. Son nouveau corps était sec au lieu d'être massif. Il n'avait jamais été du genre à se contempler dans le miroir, mais il se força à

regarder. Une histoire de motivation, peut-être. Une façon de communiquer avec son propre cerveau. Il comptait ses côtes. Le manchon synthétique qui adoucissait la transition entre ses pectoraux et son bras artificiel pendait un peu à cause du poids qu'il avait perdu. S'il fallait signaler quelque chose aux médecins, c'était ça. Les intervalles menaient aux frictions, avaient-ils dit, ce qui laissait la porte ouverte aux irritations, aux écorchures et à l'infection. On ne fait pas travailler un cheval qui a une blessure de harnais.

Dans le miroir, il observa son visage émacié, son épaule amincie, le manchon. Son bras gauche, avec sa déclaration d'amour en dents de scie. Côté droit, il voyait une route. Une illusion. Un bug dans le logiciel. Épaule, route. Il savait que tout était là : la main-pince, les os en métal, le câble-tendon. Il ouvrit et ferma la main. Elle était toujours là, mais en même temps elle avait disparu.

Il mesurait la ration de céréales des chevaux avec sa main de route, passait la main gauche sur leur poil d'hiver hirsute. Il graissait les machines avec sa main de route. Il soulevait des balles de foin et des sacs de grain avec ses deux bras qui travaillaient de concert. Il bricolait sur sa camionnette dans le garage. D'autres camions progressaient lentement sur une nationale enneigée du Colorado, reliée à lui par des câbles, des électrodes, par des voies artificielles qui s'étaient d'une façon ou d'une autre frayé un chemin depuis son cerveau jusqu'à son cœur. Il s'allongea sur son allée gelée, les bras le long du corps, et sentit les camions passer en grondant.

Le dégel fut tardif dans les deux lieux d'Andy, la ferme et la nationale. Il avait espéré que le remue-ménage du printemps lui apporterait un peu de soulagement, mais il se sentait encore plus divisé.

Il essaya d'expliquer cette impression à Susan, alors qu'ils

buvaient une bière dans sa minuscule véranda. Elle était revenue s'installer en ville pendant son séjour à l'hôpital, dans un tout petit appartement qu'elle louait au-dessus du salon de tatouage. Un énorme poêle ventru occupait presque tout l'espace de la véranda, ce qui lui permettait de porter des débardeurs même à cette saison. Ses bras étaient des frises chronologiques retraçant les progrès de quelqu'un d'autre ; sa propre évolution devait être sur d'autres bras, là-bas à Vancouver. Elle était partie juste après le lycée pour faire son apprentissage auprès d'un roi du tatouage. Andy n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle était revenue, mais elle était bien là, comme avant.

Les manches de sa veste dissimulaient ses bras à lui. Non pas qu'il cherchait à cacher quoi que ce soit. Il tenait sa bière de la main gauche maintenant, mais uniquement parce que sa main droite rêvait d'asphalte et de virevoltants. Il ne voulait pas la déranger.

— Peut-être que c'est du recyclé, déclara Susan. Peut-être qu'avant il appartenait à un éleveur du Colorado.

Andy secoua la tête.

— Ce n'est pas dans le passé, et ce n'est pas une personne sur la route.

— Le logiciel, alors ? Peut-être que c'est ça, la partie recyclée, et que la puce était destinée à une de ces nouvelles routes intelligentes près de Toronto, celles qui conduisent ta voiture à ta place.

— Peut-être.

Il vida sa bière, puis laissa tomber la canette sur le plancher de la véranda et l'écrasa avec le talon de sa botte. Il suivit ses cicatrices du bout des doigts ; d'abord le cuir chevelu, puis en travers de sa poitrine en descendant, là où le métal rejoignait la chair.

— Est-ce que tu vas en parler à quelqu'un d'autre ? demanda Susan.

Il écouta les grillons, les voix graves des grenouilles. Il savait

que Susan les entendait également. Il ne pensait pas qu'elle puisse entendre la route vrombir dans son bras.

— Nan. Pas pour le moment.

Le bras d'Andy était chaque jour un peu plus dans le Colorado. Il avait du mal à communiquer avec. Il fonctionnait bien ; il était juste ailleurs. Être une route n'était pas si mal, une fois qu'on s'y était habitué. Les gens disent qu'une route va d'un endroit à un autre, mais c'est faux. Une route est là où elle est à chaque instant de la journée. Il songea à partir dans le sud, à explorer le coin jusqu'à pouvoir prouver que ce lieu existait bel et bien, mais il ne pouvait pas justifier une telle absence après avoir passé tout ce temps à l'hôpital. Les champs devaient être labourés, retournés et ensemencés. Les animaux devaient être nourris et abreuvés. Il n'avait pas le temps pour les expéditions sur la route, quelle que soit l'importance de l'expédition ou de la route.

Susan le traîna à un feu de joie à la ferme Oakley. Il n'avait pas envie de venir ; il n'était pas allé à une soirée depuis qu'il avait acheté ses propres terres, mais elle s'était montrée persuasive.

— J'ai besoin de renouer le contact avec ma clientèle, et je n'ai pas envie de passer mon temps à me faire draguer, avait-elle dit.

Il laissa pendre son bras robotisé par la portière pour jouer avec la brise pendant qu'elle conduisait. Un vent de vingt-et-un kilomètres-heure, lui dit son bras. Vingt degrés. Dans l'autre endroit, cinq centimètres d'eau étaient tombés au cours des deux dernières heures, et trois véhicules étaient passés.

Le feu de joie était déjà allumé dans un espace dégagé à côté de la grange, entouré d'une foule de personnes frissonnantes. Doug Oakley avait un an de plus qu'Andy, et Hugh était encore au lycée. Ils vivaient tous les deux avec leurs parents, ce qui signifiait que la fête devait son existence à l'absence de ces derniers. La plupart des soirées auxquelles Andy avait participé ressemblaient à celle-ci, sauf

qu'à l'époque il était du côté des plus jeunes au lieu d'être avec les plus âgés du groupe. Arrivé à un certain stade, vous êtes le type plus vieux et cool, mais passé ce point, vous devenez le type plus vieux bizarre qui ne devrait plus traîner avec des lycéens. Andy était plus ou moins certain d'avoir franchi cette ligne.

Susan avait apporté un gros pack de Molson pour se faire des amis et influencer les gens. Elle était occupée à le hisser hors de la banquette arrière et à transférer les bières dans une glacière posée sur l'herbe. Elle se servit et lui lança une canette, mais celle-ci rebondit sur sa nouvelle main. Il jeta un coup d'œil autour de lui pour voir si quelqu'un avait remarqué l'incident, puis il fourra la canette dans la glace au fond du bac et en tira une autre. Il la tint avec sa pince et l'ouvrit de la main gauche, puis il en engloutit la moitié en une seule gorgée. La bière était froide, tout comme l'air, et il regretta de ne pas avoir pris une veste plus épaisse. Au moins il pouvait tenir sa canette dans sa main métallique. Isolant intégré.

Les lycéennes étaient toutes rassemblées près de la terrasse. La plupart tenaient des gobelets en plastique, pour pouvoir mélanger du Clamato à leur bière. Susan les regarda et eut un reniflement de dédain.

— J'aurai beau vivre jusqu'à deux cent ans, je ne comprendrai jamais ce cocktail.

Ils se dirigèrent vers le feu. Il flambait haut dans le ciel, mais sa chaleur ne s'étendait guère au-delà du premier cercle de convives agglutinés autour. Andy dansa d'un pied sur l'autre dans l'espoir de se réchauffer, de la fumée de bois plein le nez. Il examina les visages ; la plupart d'entre eux lui étaient familiers. Il y avait les fils Oakley, bien sûr, et leurs copines. Ils avaient toujours des copines. Doug avait été fiancé, à un moment, mais il ne l'était plus. Andy essaya de se souvenir des détails. Sa mère saurait sûrement ce qu'il en était.

Il s'aperçut que la fille qui se tenait désormais au bras de Doug

était Lori. Il n'avait aucun problème avec ça, Doug était un mec sympa, mais Lori avait toujours parlé de l'université. Andy avait apaisé son cœur brisé en se disant qu'elle méritait mieux qu'une vie de fermière. Cela lui faisait un peu mal de la voir debout dans la lueur des flammes, les mains sous les aisselles. Ça ne l'embêtait pas qu'elle soit encore là, mais il ne pensait pas que c'était sa place. Ou peut-être qu'elle se collait seulement à Doug pour chercher un peu de chaleur ? Ça ne le regardait plus, sans doute.

Lori quitta le bras de Doug et se fraya un chemin dans la foule. Elle apparut à côté de Susan un instant plus tard.

— Salut, dit-elle en levant une main, avant de la glisser de nouveau sous son aisselle, que ce soit à cause de la gêne ou du froid.

Elle avait l'air mal à l'aise.

— Salut, répondit Andy en inclinant sa bière vers elle avec sa main robotisée.

Il essaya d'en faire un geste nonchalant. Seules quelques gouttes de bière débordèrent de la canette.

— J'ai appris pour ton bras, Andy. Ça m'a vraiment fait de la peine. Désolée de ne pas t'avoir appelé, mais j'ai eu plein de boulot ce semestre… dit-elle, laissant sa phrase en suspens.

C'était une mauvaise excuse, mais son sourire était sincère.

— C'est pas grave. Je comprends. Tu es toujours à la fac ?

— Oui, à Winnipeg. J'ai encore un semestre à faire.

— Qu'est-ce que tu étudies ? demanda Susan.

— La physique, mais après je continue en météorologie. Science du climat.

— Super. Tu sais ce qui ferait un tatouage génial pour une scientifique du climat ?

Andy s'excusa pour aller chercher une autre bière. Quand il revint, Susan dessinait un baromètre sur la main de Lori. Elles n'avaient jamais été très proches, mais elles s'entendaient plutôt

bien. Susan avait aimé l'ambition de Lori, et Lori avait aimé sortir avec un mec qui avait une fille pour meilleure amie – ce qui, d'après elle, était assez inhabituel. Si elles s'étaient installées dans la même ville, CTV aurait pu faire une comédie pleine de bons sentiments sur elles : la major de promo et la punk lesbienne, deux copines de province fraîchement débarquées dans la grande ville. Il aurait fait une brève apparition en tant que cinquième roue du carrosse.

Après sa cinquième bière, il ne sentait plus rien d'autre que la route sous sa manche. Dans le Colorado, une odeur d'ozone flottait dans l'air, comme si un orage était sur le point d'éclater. Ce soir-là, après que Susan eut dessiné des tatouages au marqueur sur plusieurs de leurs anciens camarades de classe et les ait invités à passer dans son salon, après des promesses d'échanges par mail avec Lori, après le trajet de retour brumeux, il rêva que la route nationale s'était entièrement emparée de lui. Dans son cauchemar, la route remontait plus haut que son bras, plus haut que son épaule. Elle pavait son cœur, aplatissait ses membres, emplissait sa bouche et ses yeux de goudron, à tel point qu'il se réveilla avant l'aube, le souffle court.

Il prit rendez-vous avec une psy. Le visage rond du docteur Bird était jeune, mais ses cheveux étaient d'un blanc argenté. Elle hocha la tête d'un air compatissant tout en l'écoutant.

— Je ne suis pas vraiment là pour donner mon opinion, mais je pense que cette IND était peut-être précipitée. Vous n'avez pas eu votre mot à dire sur la question. Vous n'avez pas eu le temps de vous habituer à l'absence de votre bras.

— Est-ce qu'il fallait que je m'y habitue ?

— Certaines personnes en ont besoin. Certains n'ont pas le choix, parce que leur corps doit guérir avant que des prothèses standard puissent être mises en place.

Ce qu'elle disait était logique, mais cela n'expliquait pas tout. Cela aurait expliqué des douleurs fantômes, ou bien des rêves dans lesquels son bras l'étranglait. Il avait lu des trucs là-dessus. Mais une route ? Aucune de ses théories ne collait. Il rentra chez lui en empruntant une nationale plate bordée de prairies, puis une route de campagne plate bordée de prairies, entre des champs en jachère et des pâturages. Le chemin qui menait à la ferme de ses parents et à sa propre parcelle de terre derrière celle-ci était en terre battue. Les amortisseurs de sa nouvelle camionnette étaient pourris, et il rebondissait sur son siège à chaque ornière.

Il avait passé toute sa vie ici, mais son bras était convaincu que sa place était ailleurs. Sur le chemin du retour, il lui parla sans avoir besoin de mots. Il le tirait dans une autre direction. Demi-tour, disait-il. Sud, sud, ouest. Je suis ici et je ne suis pas ici, pensa Andy – ou pensa son bras. J'aime ma maison, essaya-t-il de lui dire. Mais alors même qu'il le formulait, il désirait plus que tout se sentir complet là où il était, à la fois dans la Saskatchewan et dans le Colorado. Cette façon de vivre n'était pas saine. Personne ne pouvait vivre en deux endroits à la fois. C'était un dilemme. Il ne pouvait pas quitter sa ferme, à moins de la vendre, et la seule part de lui qui était d'accord avec ce plan ne faisait même pas vraiment partie de lui.

Cette nuit-là, il rêva qu'il conduisait la moissonneuse dans son champ de colza quand elle se bloqua. Il descendit de la cabine pour la réparer, et cette fois elle s'empara de sa prothèse. Elle engloutit le métal et le câble, et il se prit à espérer qu'elle se contenterait d'arracher tout l'ensemble à son corps, qu'elle l'en débarrasserait jusqu'au cerveau, afin qu'il puisse repartir à zéro. Mais elle ne s'arrêta pas là. Elle ne s'arrêta pas au bras. Elle déchiqueta et arracha, et il sentit un tiraillement dans sa tête qui se changea en élancement, puis en une douleur aiguë, puis aiguë et aiguë encore.

La douleur ne disparut pas quand il se réveilla. Il crut à une

gueule de bois, mais aucune gueule de bois ne lui avait jamais fait cet effet. Il réussit à atteindre la salle de bains pour vomir, puis il rampa vers son portable près du lit pour appeler sa mère. La dernière chose à laquelle il pensa avant de s'évanouir fut que Brad ne lui avait jamais appris à ramper avec sa prothèse. Ça fonctionnait plutôt bien.

Il se réveilla à l'hôpital, une nouvelle fois. Il regarda d'abord ses mains. La gauche était toujours là, la droite était toujours robotisée. Avec la gauche, il palpa les contours familiers de la prothèse et du manchon. Tout était encore là. Sa main remonta jusqu'à sa tête, où ses doigts rencontrèrent des bandages. Il tenta de lever sa prothèse, mais elle ne bougea pas.

Une infirmière entra dans la chambre.

— Vous êtes réveillé ! dit-elle avec un accent des Caraïbes. Vos parents sont rentrés chez eux, mais ils ont dit qu'ils reviendraient après le déjeuner.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Une vilaine infection autour de la puce dans votre tête, alors ils l'ont extraite. La bonne nouvelle, c'est que les électrodes sont toutes opérationnelles. Ils vous poseront une nouvelle puce quand l'inflammation aura disparu, et vous pourrez réutiliser cette belle petite machine en un rien de temps.

Elle ouvrit le store. Depuis son lit, Andy ne voyait que du ciel, bleu et serein. Un ciel parfait sous lequel travailler. Il baissa de nouveau les yeux sur son bras métallique, et il se rendit compte que pour la première fois depuis des mois, il voyait le bras et pas le Colorado. Il pouvait toujours évoquer l'image de la route, sa route, mais il n'y était plus. Il ressentit une pointe de nostalgie. C'était comme ça, point à la ligne.

Quand l'inflammation disparut, une nouvelle puce fut implantée dans sa tête. Il attendit que celle-ci se manifeste, qu'elle lui dise que

son bras était un hors-bord ou un satellite ou une trompe d'éléphant, mais il était de nouveau seul dans sa tête. Sa main obéissait à ses ordres, comme une main. Ouverte, fermée. Pas de vaches, pas de poussière, pas de route.

Il demanda à Susan de venir le chercher à l'hôpital. En partie pour que ses parents n'aient pas une fois de plus à chambouler leur agenda, et en partie parce qu'il avait quelque chose à lui demander.

Dans sa voiture, en route vers chez lui, il remonta sa manche gauche.

— Tu te souviens de ça ? demanda-t-il.

Elle jeta un coup d'œil à son bras et rougit.

— Comment est-ce que je pourrais l'oublier ? Je suis désolée, Andy. Personne ne devrait passer sa vie avec un tatouage aussi atroce.

— C'est pas grave. Je me demandais seulement, enfin tu vois, si tu pouvais l'arranger. Le modifier.

— Bon sang, j'adorerais ! Tu es la pire pub imaginable pour mon salon. Tu avais quelque chose en tête ?

Oui. Il observa les lettres en dents de scie. Le « I » de « LORI » pourrait facilement être transformé en « A », et le nom tout entier pourrait se fondre dans COLORADO. C'était à lui de se souvenir. Quelque part, dans une poubelle de déchets médicaux à Saskatoon, il y avait une puce électronique qui savait qu'elle était une route. Une puce qui était un bras qui était Andy qui était une portion d'asphalte à deux voies, longue de quatre-vingt-dix-sept kilomètres, dans l'est du Colorado. Une portion qui menait droit vers les montagnes, mais qui se satisfaisait de ne pas les atteindre. Pour toujours et à jamais.

■

Traduit de l'anglais par Annaïg Houesnard

Parution originale : « A Stretch of Highway Two Lanes Wide », dans *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, mars 2014.

Interview
Sarah Pinsker

***Angle Mort* : C'est votre première traduction en français, est-ce que vous pourriez vous présenter à nos lecteurs ?**

Sarah Pinsker : Bien sûr. Ma première publication remonte à 2012 et j'ai environ 30 publications depuis lors. Dans des magazines comme *Asimov's*, *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, *Lightspeed*, *Strange Horizons*, et bien d'autres. Certaines de mes nouvelles ont déjà été traduites en espagnol, en galicien et même en chinois, mais c'est bien la première fois en français ! En dehors de ma vie d'écrivaine, j'ai été musicienne pendant un bon moment, avec mon groupe, *the Stalking Horses*, et aussi en solo. J'ai vécu un peu partout aux Etats-Unis et au Canada depuis mon enfance. Je vis aujourd'hui à Baltimore, dans le Maryland, avec ma femme et mon chien.

***Angle Mort* : Comment avez-vous découvert la science-fiction ?**

Sarah Pinsker : Toute ma vie j'ai lu de la science-fiction. C'est-à-dire que mon père a toujours lu de la science-fiction et j'ai grandi

avec ses livres. Il a énormément de recueils et d'anthologies, du coup, je me souviens lire des nouvelles depuis mon enfance, enfin ça remonte peut-être à ma quatrième (*height grade*). J'ai commencé l'écriture quand j'étais à l'université, puis j'ai complètement arrêté pour faire de la musique. Et finalement quand je suis revenu à l'écriture, j'ai compris que ce qui me plaisait c'était vraiment la science-fiction et rien d'autre.

***Angle Mort* : Qu'est-ce qui est spécifique à la science-fiction d'après vous, comparé à d'autres formes de littérature ?**

Sarah Pinsker : Je pense que la science-fiction a plus de couleurs sur sa palette que la littérature réaliste. J'aime les histoires centrées sur les personnages, mais je préfère la flexibilité que la science-fiction nous apporte pour rendre certaines métaphores vraiment réelles. Mes auteurs préférés décrivent des personnages très forts pris dans des situations très étranges. Alors j'essaie de faire de même.

***Angle Mort* : Quels sont les thèmes que vous souhaitez explorer à travers votre écriture ?**

Sarah Pinsker : Ce qui m'intéresse ce sont des gens ordinaires confrontés à des situations et des circonstances totalement inhabituelles, dans des mondes similaires au nôtre, mais légèrement différent. Les thèmes de l'identité, de la perte d'identité, l'espoir, le changement et, bien sûr, les aspects positifs et négatifs liés à la technologie sont des choses sur lesquelles j'aime particulièrement écrire, généralement dans un futur proche.

***Angle Mort* : Quand vous avez commencé l'écriture, vous vouliez tout de suite être publiée ou c'est quelque chose qui est**

venu plus tard ?

Sarah Pinsker : Je pense que j'ai toujours voulu être publiée. Mes premières histoires, je les ai écrites à treize ou quatorze ans, je cherchais déjà le format adéquat pour mon écriture, je les ai envoyées à différents magazines et j'ai été refusée. C'était probablement une bonne chose pour moi d'apprendre ce que c'était d'être refusé à cet âge. J'ai continué d'écrire malgré tout et suivi tous les cours d'écriture que l'université pouvait m'offrir. Ensuite, j'ai fait un break et je me suis concentré sur l'écriture de mes chansons. Quand je suis revenu à la fiction, je me suis rendu compte que ce break m'avait fait du bien, mon écriture était devenue plus resserrée et je maîtrisais mieux mon rythme. Et, surtout, je me suis souvenu combien j'aimais écrire.

***Angle Mort* : À propos de *Une Greffe à deux voies*, je pense que ce qui est vraiment original c'est la façon dont vous parlez de « l'augmentation » humaine. Lorsqu'Andy se réveille à l'hôpital et découvre son bras robot, il ne parvient pas à se reconnaître. Sa perception change. Il envisage son identité, son environnement, ses proches, d'une nouvelle façon. D'après moi, c'est une approche plus originale que les textes à tendance « transhumaniste » qui nous explique qu'on peut avoir des super pouvoirs facilement, qu'il suffit de s'implanter des puces dans le cerveau et un peu partout dans le corps. Est-ce que vous diriez que votre nouvelle est une réaction à ce type d'histoires ou alors elle doit être replacée dans un autre contexte ?**

Sarah Pinsker : Comme je l'ai dit, je suis toujours intéressée par l'exploration concomitante des côtés positifs et négatifs des nouvelles technologies. Pendant ma journée de travail, je côtoie des

personnes handicapées. Et tous les jours je vois ce type de choses. Des traitements qui résolvent un problème, mais qui en crée un autre. Des technologies qui apportent une liberté nouvelle et immédiate, mais qui pourraient avoir un autre coût, plus subtil parce qu'on ne s'en rend pas compte tout de suite. Il y a des puces informatiques capables de faire de grandes choses, mais nous avons tous vu notre ordinateur planter un jour. Les avantages de ces technologies ont tendance à voiler les risques qu'elles comportent et je pense qu'il y a énormément de choses à écrire là-dessus.

***Angle Mort* : Qu'est-ce qui est venu en premier dans l'écriture de cette histoire : le personnage d'Andy ou les prothèses technologiquement avancées ?**

Sarah Pinsker : La perte d'un bras et la prothèse ont été les premières images qui me sont venues. Je savais que le personnage avait besoin d'être quelqu'un de physique et de très attaché à son lieu de vie. Le reste est venu en cours d'écriture.

***Angle Mort* : C'est peut-être une question sans importance, mais je suis curieux, pourquoi un bras et pas plutôt un œil, une oreille ou la langue ?**

Sarah Pinsker : Parce que le bras c'est vraiment quelque chose de physique, dans le sens où tout le monde peut remarquer quelqu'un qui a perdu un bras ; c'est un stigmate visible. Tandis qu'un œil pourrait être changé sans être remarqué. Je voulais quelque chose qui affecte sa capacité de travail, qui remette en cause son métier, sa vocation, pour le meilleur et pour le pire. Mais je crois qu'à l'époque où j'ai écrit ce texte, je lisais des trucs à propos d'interfaces neuronales qui contrôlent les membres, dans des journaux médicaux. Quand l'histoire a été publiée ces textes commençaient

déjà à être accessibles pour le grand public.

***Angle Mort* : Dans d'autres interviews que vous avez données, vous mentionnez avoir rencontré des difficultés pour l'écriture d'un roman. Est-ce que vous travaillez toujours dessus ? À quoi ça va ressembler ?**

Sarah Pinsker : J'ai fini le roman ! J'ai plusieurs versions sur lesquels je travaille, mais c'est fait ! Ce n'est définitivement pas ma longueur préférée, mais je peux le faire ! C'est basé sur une autre de mes nouvelles. Futur proche et musique.

***Angle Mort* : En l'espace de quelques années, vous avez publié énormément d'histoires. Je ne les ai pas toutes lues encore, est-ce qu'il y a des connexions entre elles (même univers, personnages récurrents) ou sont-elles totalement indépendantes ?**

Sarah Pinsker : J'ai quelques nouvelles qui sont connectées ! Une série publiée dans plusieurs anthologies qui parlent de petites technologies avec de grandes répercussions. J'aime lier mes histoires de temps à autres. J'ai aussi quelques nouvelles situées dans un futur proche qui parlent de musique et qui sont liées indirectement à la novelette *Our Lady of the Open Road* [1] et à mon roman.

***Angle Mort* : Est-ce que vous pensez que l'écriture de nouvelles a été une sorte de préparation pour l'écriture de votre roman, peut-être pour développer certains personnages, un univers, ou bien c'est vraiment quelque chose de complètement différent ?**

Sarah Pinsker : Il y a beaucoup de gens qui disent que les nouvelles constituent un bon exercice pour l'écriture de romans, parce qu'on y apprend à trouver un rythme, à créer des personnages, à commencer et finir un texte – tout ça à petite échelle – et parce qu'on peut essayer pleins de choses différentes, plutôt que de dépenser énormément de temps et d'énergies sur un roman. En ce qui me concerne, j'ai toujours aimé le format court, en tant que lectrice et auteure. Il y a tellement de choses à explorer et on peut prendre de plus grands risques. J'imagine que je n'aurais pas ce premier roman si je n'avais pas écrit ma novelette d'abord, parce que les personnages ne m'avaient pas quitté et, je savais, quelque part, que je devais continuer avec eux encore pour un moment.

Interview réalisée par Julien Wacquez

Traduit de l'anglais par Julien Wacquez

---

[1]Prix Nebula 2015 catégorie nouvelle longue (Novelette)

Illustration de couverture~: Deih

Logo et graphisme Angle Mort : Laure Afchain

Les textes © 2016 les auteurs

Tous droits réservés
© Angle Mort, 2016

ISBN : 978-2-36400-134-3
URL : http://www.angle-mort.fr/issues/no-11/

Achevé de compiler le 16 août 2016
à Paris (France)
pour le compte d'Angle Mort